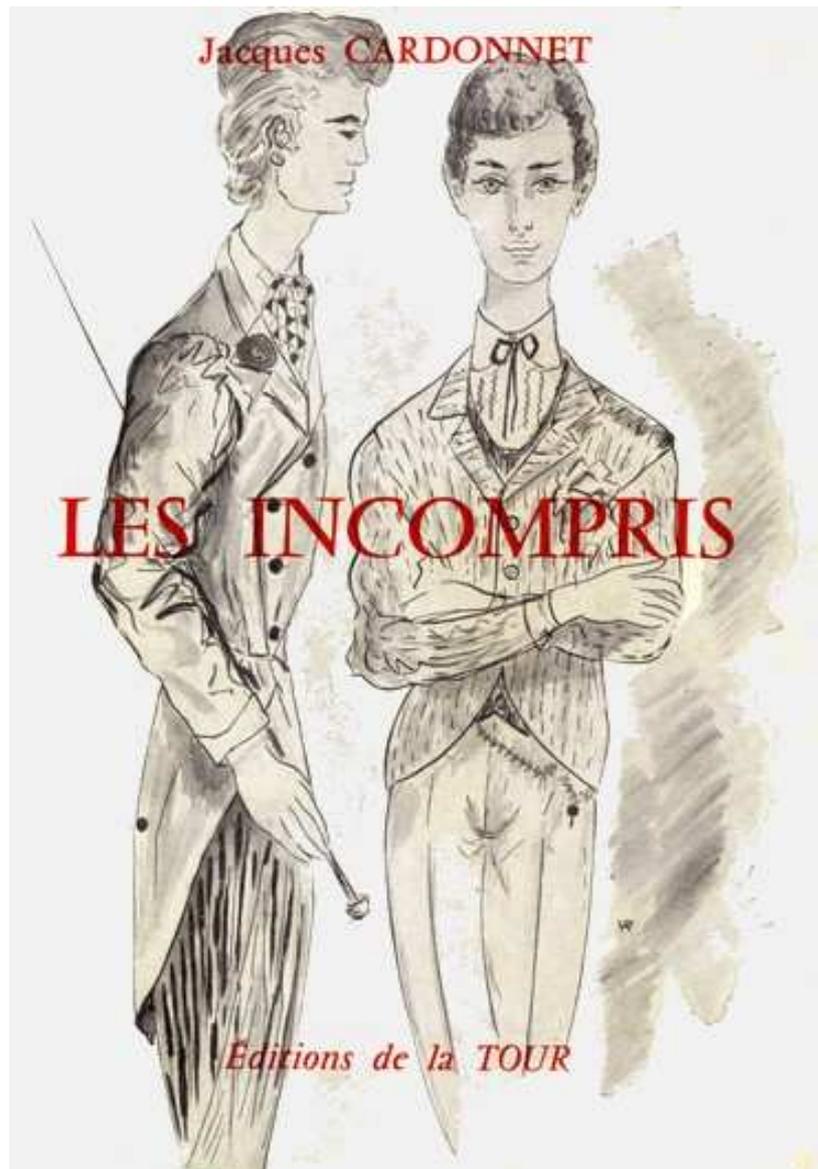


# Les incompris

Jacques Cardonnet



Éditions de la Tour, Paris, 1960, 218 pages

## PROLOGUE

Je m'occupais du plein d'essence de ma voiture et tenais les yeux fixés sur le compteur, quand je reçus une tape sur l'épaule.

Quelques secondes d'hésitation me suffirent pour reconnaître Flavien. Nous ne nous étions pas vus depuis la campagne d'Italie. Denis avait été blessé à Sienne et évacué sur Alger.

Nous déjeunâmes ensemble. La conversation s'engagea évidemment sur nos souvenirs communs, et, bien entendu, sur ce que nous faisons actuellement.

Denis Flavien revenant d'un long périple à travers des pays en effervescence, le patron de son journal lui avait accordé un congé d'un mois. Denis échoua sur la Côte d'Azur, fort belle, mais bien agitée. Aussi, comme il avait grand besoin de repos, il décida de visiter les Basses-Alpes qu'il ne connaissait pas. C'est à Digne, la charmante et paisible préfecture de ce département méconnu, sauf pour une affaire célèbre, qu'il fixa son choix. Ce n'était ni la ville ni la campagne, mais un composé fort agréable. Pas d'isolement brutal, un calme acceptable, un calme merveilleux après l'agitation.

Nous décidâmes de nous revoir à Paris. Paris est vaste. Nous possédions chacun des occupations absorbantes. Et c'est encore un hasard, si l'on veut, qui nous permit de nous rencontrer à nouveau par un bel après-midi, à Longchamp, lors d'un grand prix.

Nous avons grand plaisir à nous retrouver, mais la passion des courses que nous nourrissions tous deux, ne nous autorisait pas à nous perdre en paroles futiles.

En me quittant, Denis m'avoua que son court séjour à Digne l'avait amené à découvrir une histoire extraordinaire.

— Il faudrait nous donner rendez-vous, me demanda-t-il. J'aimerais te raconter cette histoire et que tu consentes à lire un manuscrit. Viens donc dîner chez moi dès ce soir.

Intrigué, j'acceptai.

Je rejoignis Denis Flavien, le soir même, et dès qu'il m'eut confortablement installé, il se mit à parler d'une voix cassée par l'émotion :

J'allais abandonner Digne, car je m'y ennuyais à mourir. (Même pas une fille potable dans ce patelin), lorsque je découvris aux abords de lèzes. Une planche tordue, clouée de travers sur un tronc d'arbre, indiquait en lettres presque effacées :

« ABBAYE ».

Je pris ce chemin, et après une bonne heure de marche, je pénétrai sur un plateau couvert de champs de maïs et de vignes, où des moines binaient les herbes folles.

L'un deux, un grand maigre, au visage jeune malgré une barbe abondante, s'approcha de moi, et, d'un geste, me fit signe de tourner à droite. Je crus qu'il m'invitait à décamper. J'obéis et je fus littéralement stupéfait de découvrir un amas de roses épanouies. J'allais me pencher sur elles pour humer leur parfum, quand un autre moine, grassouillet cette fois, tous en souriant, me pria :

— Entrez donc, cher monsieur, vous avez fait une longue marche, vous prendrez bien une collation ?

Je dégustai avec plaisir cette collation excellente, fromage de chèvre, pain de seigle, un bon verre de vin, et je m'apprêtais à prendre congé de mon hôte, tout en me confondant en remerciements, lorsqu'il me demanda :

— Voulez-vous visiter notre communauté ?

Je parcourus le réfectoire d'une propreté impeccable (les cellules ressemblaient à celles de la prison de la Santé, bien que les portes n'en fussent pas closes, la

chapelle d'une simplicité émouvante) et m'arrêtai, médusé, devant les rayons de la bibliothèque, à la vue des merveilles étalées.

Je demandai au Supérieur la permission de revenir pour admirer plus longuement ces chefs-d'œuvre.

— Volontiers ! Venez tous les jours, si vous voulez ; il est rare de trouver un connaisseur en cette matière.

Dans la bibliothèque, tout m'attirait. J'aurais voulu tout dévorer. Sur un pupitre de bois sculpté, des manuscrits du moyen-âge s'offraient à mes yeux éblouis. Je tournais avec précaution les parchemins enluminés que les siècles avaient préservés. Certains fermés par une serrure qu'il fallait ouvrir au moyen d'une clef attachée à un ruban noué au pupitre. Plusieurs de ces clefs en vieil argent représentaient un ange, le doigt sur les lèvres, invitant le lecteur à ne pas divulguer les secrets qu'il pourrait découvrir.

J'aurais aimé que mes vacances ne finissent pas. Le bibliothécaire, le Père Augustin, était un noble vieillard au visage d'apôtre. Il se plaisait à me donner toute indication sur l'origine des volumes, sur leur pérégrination au cours des ans, etc. Il était amoureux de ses magnifiques incunables et livres d'heures.

Je ne connaissais de lui que cette passion, et son origine vendéenne. Or, je suis également d'origine vendéenne.

Un matin je me rendis au couvent. Le Père portier m'annonça que le bibliothécaire, le Père Augustin était souffrant. Je m'empressai de me rendre à son chevet. Le vieillard était très abattu ; sa main était glacée. Il me fit signe de m'approcher de ses lèvres.

— Mon fils, c'est la fin, Satan m'attend !

— Satan ! répondis-je, effrayé, mon Père, vous si bon et si pieux, votre place est à la droite de notre Seigneur.

— Ma place est dans l'enfer pour l'éternité. Dieu, infiniment bon, a bien voulu, dans sa divine clémence, que je le servisse en paix durant cinquante ans. Mon âme honteuse et repentante n'a jamais été en repos. Je vais enfin expier ma faute, ma très grande faute.

Il parlait lentement à voix basse. Je contemplais ses traits nobles et purs, sa longue barbe blanche, ses yeux encore si bleus et si beaux. Il continua :

— J'ai vu comme toi le jour dans cette douce Vendée. Il y a de cela quatre-vingt-huit ans. C'est là, que mon cœur s'est brisé, que j'en ai fait saigner bien d'autres. Dans quelques jours, quelques heures, peut-être, mon corps sera sous terre et mon âme en enfer. Je voudrais te demander d'aller visiter deux tombes, en Vendée, l'une à côté de l'autre. Dans ma cellule, tu trouveras à la tête de ma couche, un coffret de bois. Tu l'ouvriras, en appuyant sur la lettre « A » du mot Augustus :

*« Tolle, lege, hoc erat in votis, tu es ille vir. (1) »*

Le Père Augustin était extrêmement pâle.

Il respirait qu'avec peine, les yeux grands ouverts. Je courus dans les couloirs, appelant :

— Le Père Augustin se meurt !

Les moines se mirent à genoux. Le Supérieur, tenant le Saint Ciboire, arriva à pas rapides, suivi par un servent qui faisait grelotter une sonnette. Je ne voulais pas voir. Je restai dans le couloir où je me mis à claquer des dents en dépit de la chaleur torride.

Alors, paraissant venir des entrailles de la terre, la voix grave et pénétrante des moines s'éleva vers le ciel :

« De Profundis »

Le Père Augustin repose dans le jardin, parmi les fleurs et les oiseaux chanteurs.

\*

\* \*

— Mon Père, dis-je au Supérieur, le Père Augustin m'a prié, peu avant son décès, d'emporter un coffret lui appartenant. Me le permettez-vous ?

— Je sais, mon fils, tel est le vœu du défunt ; mais, n'ouvrez cet écrin qu'en Vendée. Méditez en paix !

Ému, je m'emparai de cette relique. Que pouvait contenir ce coffret de rose ?

\*

\* \*

Mes vacances devaient se terminer la semaine suivante. Je n'avais pas l'impudence de négliger le vœu du Supérieur : « N'ouvrez ce coffret qu'en Vendée. » Fou d'impatience je résolus de me rendre immédiatement à la Roche-sur-Yon, préfecture monotone à souhait, qu'aima pourtant Napoléon, et qui du reste s'appelait naguère Napoléon-Vendée.

Je pris une chambre dans le premier hôtel venu, prétendis qu'il y avait dîné, et montai au lit immédiatement.

Verrou tiré, rideaux tirés, je sortis le précieux coffret de ma valise. Doucement, j'appuyai sur la lettre A. Il ne s'ouvrit pas.

Alors je le posai sur la table, et je pressai violemment de mes deux pouces. Le couvercle sauta et tomba. J'allai m'asseoir sur le lit, tenant le coffret comme on tient un nouveau né.

À l'intérieur, des fleurs sèches reposaient, et leur parfum passé fluait jusqu'à moi. Sous ces fleurs, un cahier relié de cuir et couvert d'une belle écriture, devenue jaune. Je me couchai, et commençai la lecture.

Chaque page que je tournais semblait dégager une odeur particulière. Certaines avaient gardé l'odeur du foin, d'autres avaient l'arôme de violettes fanées, d'autres encore sentaient la mort.

Je lus toute la nuit. Je m'endormis lorsque le soleil était déjà très haut, et je me demande si, maintenant je suis tout à fait éveillé.

*(1) Prends et lis, voilà ce que je désirais, tu es cet homme.*

# JOURNAL D'AUGUSTE, MARQUIS DE...

*15 Août 1866*

Mon Dieu ayez pitié de moi !

Donnez-moi la force morale que je ne possède pas. Souffrez qu'une âme fraternelle sache me comprendre et me guider. Mes parents près de vous, je reste seul. Héritier du titre de marquis, héritier de trop de terres, de responsabilités et de gens à nourrir. Je ne connais rien de la vie et du monde.

Je voudrais aimer. Mon cœur déborde de tendresse. Faites que ceux qui m'entourent, puissent dire de moi que je suis bon. Ayez pitié de mon cœur, que je sens fragile et prêt à se briser.

*Plus tard*

Le chapelain et le notaire sont venus. J'étais dans le petit salon. J'admirais les feuilles de la grande allée ; elles changeaient de couleurs quand un nuage se promenait devant le soleil.

Je n'avais pas entendu ces messieurs. Le notaire toussota pour me faire sortir de ma contemplation. Je sonnai aussitôt et ordonnai qu'on leur serve du vin de Porto. Mon père en avait fait venir nombre de bouteilles. Le chapelain est très friand de ce vin.

Ils se souciaient de ma santé ; ils me trouvaient mauvaise mine. Il faut réagir, me dit le notaire.

— Que Monsieur le Marquis fasse seller son cheval alezan et fatigue la bête. Quand il reviendra, Monsieur le Marquis aura grand appétit et mangera un chapon à lui seul.

— Dès l'aube, ajouta le Chapelain, que Monsieur le Marquis se couvre bien, prenne une solide canne et marche dans son domaine. Qu'il aille au logis de La Bargeau et se fasse servir par cette femme un bol de lait chaud.

Chers amis, si bons envers moi, je n'ai envie de rien, rien ne m'attire J'appréhende l'avenir ; je le crains ; Dieu seul sait pourquoi, j'ai peur.

— Il faudra songer à bien faire, me dit le notaire.

Comme je ne répondais pas, il continua.

— Monsieur le Marquis est en âge de prendre femme ; c'est son devoir et le désir du regretté Monsieur le Marquis. Une charmante épouse et de beaux enfants mettront de la joie dans la maisonnée de Monsieur le Marquis et dans son cœur. Je suis certain que le baron de Perlé, quoique de petite noblesse, mais de grande fortune, envisagerait agréablement une union entre sa fille et Monsieur le Marquis.

— Ne me parlez pas du baron, dis-je agacé.

Le baron est peut-être, un brave homme, mais il me déplaît. Je le trouve gras. Je n'aime pas les hommes gras. Ses manières sont d'un rustre.

Il pince les hanches des filles. On raconte sur lui un tas d'histoires. Sa fille a été élevée chez les sœurs à Napoléon-Vendée. Elle sait taquiner le clavecin, et faire de la dentelle ; mais je déteste ses mains rouges de laveuse et son sourire niais.

— Il n'existe pas que la fille du baron sur terre, crut devoir ajouter le notaire. Monseigneur a bien voulu entretenir notre chapelain de la bonne impression que Monsieur le Marquis a produite sur Monsieur le Duc de Dorane.

Le chapelain continua :

— Monsieur le Marquis a littéralement charmé Monsieur le Duc. Durant le dîner chez Monseigneur, il passa son temps à faire son éloge. Monsieur le Duc attend impatiemment la fin du deuil, pour inviter Monsieur le Marquis à la chasse au renard. Monsieur le Duc, grand seigneur de la plus haute noblesse et de grande fortune, possède des relations nombreuses en France et à l'étranger. Sa fille unique est d'une grande beauté. Elle a regardé longuement le portrait de Monsieur le Marquis que possède Monseigneur.

— Mes bons amis, vous prenez soin de moi. Ma douleur est encore trop vive, pour me permettre de prévoir actuellement une union, même lointaine. Laissez, si vous voulez bien, mon cœur se remettre lentement de ses peines. Je constate que mon instruction est insuffisante. Je vous demande conseil. Pourrais-je me rendre à Paris, afin d'étudier davantage ? Pendant mon absence, je confierais mes intérêts à vos bons soins, monsieur le notaire, et à notre intendant monsieur Brichenteau.

— Monsieur le Marquis, reprit le notaire, votre conversation et votre élévation de pensée témoignent de votre haute culture. Votre désir est noble. La vie, de nos jours, est hasardeuse pour un jeune homme de votre rang et de votre âge. Certes, je sais que Monsieur le Marquis est sérieux et qu'il saura se préserver des bas plaisirs et des mauvaises fréquentations. Que Monsieur le Marquis me permette, puisque tel est son désir, de me rendre à Paris, afin de découvrir une famille convenable, dans laquelle il sera considéré comme un ami et pourra étudier en toute quiétude. Je remerciai le notaire. Il m'assura qu'il partirait bientôt.

### **Trois semaines après**

Je reçois une lettre de notre notaire. Cher homme, que me raconte-t-il ?

### **Paris, le 25 Septembre 1866**

Monsieur le Marquis,

« Je crois devoir, tout d'abord, annoncer à Monsieur le Marquis, que notre voyage constitua une véritable partie de plaisir. Le temps fut favorable, et nous ne subîmes pas une seule goutte de pluie. Les routes sèches, permirent d'atteindre Paris, avec une bonne journée d'avance.

« Parmi nos compagnons de voyage, se trouvaient l'abbé Chaupeau, curé forain de Talmont et le chevalier d'Algraves. Leur conversation me parut fort plaisante.

Ces messieurs eurent l'obligeance de nous indiquer une auberge, récemment ouverte, dans un lieu éloigné du centre de la ville, appelé Montmartre. La chère fut excellente et le prix modeste. On parle beaucoup de ce nouveau quartier, où l'on vend à prix modérés, les petites fermes qui entourent la Butte. Quelle folie que de placer quelque argent en cet endroit, trop distant et sans avenir !

Je m'aperçois que je m'étends en bavardages inopportuns et tarde à annoncer une bonne nouvelle. J'ai fait part à Chaupinat, un de mes amis, de la compagnie des avoués, du but de mon voyage. Il m'a aussitôt rassuré sur notre affaire, et m'a mis en relation avec un homme fort courtois, le baron de Rothman, un des plus importants banquiers de Paris.

Le baron, veuf depuis bien des années, possède un hôtel particulier, fort agréable, dans le faubourg Saint-Honoré. Une parente âgée dirige sa maison. Il n'a qu'un fils : Xavier, et regrette que ses multiples occupations ne lui permettent pas de le diriger, comme il le désirerait, dans le monde et dans ses études.

J'ai vu ce garçon, plus jeune que Monsieur le Marquis. Il paraît d'excellente éducation.

Le baron a paru enchanté de ma proposition. En la maison du baron, Monsieur le Marquis sera chez lui. Il deviendra le compagnon du fils.

Le baron n'a pas voulu entendre parler de rémunération ; « n'insistez pas, m'a-t-il dit, je vous en prie, ce sera pour moi un très grand honneur et une très grande satisfaction. » Je me suis permis d'ajouter que Monsieur le Marquis se fera, certainement, une grande joie de recevoir, à la belle saison, ses nouveaux amis, en son château de Pierrelongue.

Bref, Monsieur le Marquis est attendu impatiemment en cette belle ville de Paris. Le jeune homme a hâte de faire sa connaissance.

Durant le repas à l'auberge, un monsieur et sa femme nous ont narré leur voyage en chemin de fer, de Nantes à Paris. La fumée et la poussière pénètrent partout, malgré les vitres closes. Ces personnes furent secouées immodérément du fait de l'effrayante vitesse du train. J'ai appris que l'on construit la voie ferrée, reliant Napoléon-Vendée à Nantes.

Je me permets de conseiller à Monsieur le Marquis de ne pas utiliser cet horrible mode de locomotion, et de voyager en son propre équipage. De plus, une voiture sera indispensable à Monsieur le Marquis, pour circuler dans ce grand Paris.

La maison du baron paraît largement pourvue en gens de service. Il suffira, à Monsieur le Marquis, d'emmener Yvon, qui lui servira de cocher pour la route et de palefrenier à Paris, et de prendre pour son service personnel le vieux Joseph, qui lui est très dévoué.

Nous prions le Seigneur afin qu'il garde Monsieur le Marquis, que nous assurons de notre très humble dévouement.

— Joseph, ai-je appelé, prévient Yvon que nous partons tous les trois à Paris le plus tôt Possible.

Joseph est content. Il se trouve souvent en léger désaccord avec son épouse Radegonde. Quant à Yvon, il aime bien sa femme, de vingt ans plus jeune que lui. Je lui ai promis de la faire venir à Paris, dès qu'une place sera vacante en la maison du baron. Il m'en remercia. Il me suggéra de prendre la berline neuve, capable de supporter un long voyage.

### ***En route, le 10 Octobre 1866***

Nous sommes en voiture. Le jour vient à peine de se lever, et pourtant, voici déjà deux heures que nous roulons. J'écris lentement, et mal, en raison des cahots de la route.

J'ai fait descendre Joseph qui, assis aux côtés d'Yvon, devait avoir froid là-haut ; je l'ai prié de s'installer dans la berline. Yvon couvert de sa grosse peau de bique, ne craint pas la bise. Joseph, très fier, croit que, dans les villages, on le prendra certainement pour un marquis, ou tout au moins pour un baron. Pour me distraire, je le questionne sur son épouse.

— Ah ! Monsieur le Marquis, je crois bien que souvent le diable méchant s'empare d'elle. Le vin de Monsieur le Marquis est bien bon, mais Radegonde me laisse boire une seule cruche aux repas et deux seulement le jour du Seigneur. La nuit, si je ronfle, elle me réveille en me donnant de grands coups, comme à un bourricot qui ne veut pas avancer. J'ai mis un cierge de cinq centimes à la Vierge, le quinze août, afin

que Radegonde devienne plus chrétienne ; mais, ce fut en vain. Entre femmes, elles s'entendent toujours. La prochaine fois, je m'adresserai à Saint Joseph, mon patron. Je me penchai à l'extérieur, afin qu'il ne prenne ombrage de mon fou rire.

Dans les différentes localités où nous nous arrêtâmes : Bressuire, Thouars, Joseph refusa de coucher dans une chambre. Il regrettait beaucoup de me fâcher mais il exécutait les ordres de feu mon père : il devait me protéger ; dans les auberges, on dépouille encore le voyageur. Il s'enroula dans une couverture, au pied de mon lit, tenant un pistolet à la main. Il ronfla ; je compris Radegonde. Toutefois, fatigué du voyage, je pus m'endormir.

Le matin, au petit jour, il se rendit à l'écurie, suivi d'Yvon afin d'examiner les chevaux que, l'on changeait. J'entendis sa forte voix maugréer contre l'aubergiste.

A Thouars, nous étions descendus dans une auberge particulièrement accueillante. Je dînai seul, à la grande table. Joseph et Yvon s'assirent dans la même salle, avec l'aubergiste et sa famille. J'étais servi par une gracieuse enfant, la fille de l'aubergiste. Son charme rare et son sourire délicieux, m'émurent. Je l'interrogeai aimablement sur son avenir et ses amours. Elle me répondit que son cœur restait libre et que ses quinze ans lui laissaient le temps de songer à choisir son époux.

Comme je remontais dans ma chambre, j'entendis Joseph apostropher le pauvre aubergiste ; il lui criait que sa fille aguichait Monsieur le Marquis. Je lui fis des observations. Il prétendit alors que tels, étaient les ordres de feu mon père.

Dimanche matin, je voulais partir dès quatre heures. Il me fit remarquer que nous manquerions la messe ; nous n'arriverions au prochain village qu'après midi. Il fallut attendre l'office de cinq heures, qui heureusement, ne dura que vingt minutes. J'avais donné au curé une pièce d'argent afin qu'il se hâtât.

L'autre soir, j'avais vu Joseph vider rapidement deux cruches de vin nouveau. Je lui fis observer que s'il continuait à boire de la sorte, je me verrais dans l'obligation d'en avertir son épouse. Il me répondit que Radegonde, ne sachant pas lire, ignorerait son intempérance. Je notai alors qu'il lui serait aisé de se faire lire le billet par le notaire, le chapelain, ou M. Brichanteau. Il n'avait pas songé à cette possibilité. Il en parut tout contrit.

Je commence à être fatigué de ce long voyage. J'allonge les étapes. Je veux atteindre Paris le plus tôt possible.

### **Paris, le 22 Octobre 1866**

Enfin Paris ! Que de monde et que de bruit ! Il me semble que je vais adorer Paris. Le baron de Rothman me semble fort aimable. Retenu par une invitation officielle, il s'est excusé de ne pas pouvoir dîner avec nous. Il a fait prévenir son fils de mon arrivée. Xavier est venu en courant, essoufflé, le rose aux joues.

Je pense lui avoir été sympathique, dès le premier abord.

Après m'avoir complimenté sur mon habit, qu'il jugea de bon goût et de bonne coupe, le baron continua :

— Monsieur le Marquis, je voudrais que la glace fût rompue. En raison de mon âge et de l'amitié que, déjà, je sens naître en moi à votre égard, je me permettrai de vous appeler par votre prénom. Vous tutoierez mon fils. Je désire qu'il vous tutoie également, si vous le permettez. Le pauvre garçon n'a jamais eu l'occasion de dire « tu ». Il ne peut se résoudre à tutoyer la vieille nourrice qui l'a vu naître. J'en arrive à me demander, s'il saurait conjuguer un verbe à la deuxième personne du singulier. Vous serez guidés dans vos études par un homme très instruit : M. Martin. Il sera là,

dans quelques jours. Je suis certain qu'il vous plaira, Auguste. C'est un grand esprit, neuf. De nos jours il faut aller de l'avant. De l'audace, toujours de l'audace, disait Danton. Vous sortirez dans le monde avec Xavier. Vous lui apprendrez à soutenir, sans baisser les yeux, le regard d'une femme. Vous irez au bal du vendredi de la Duchesse de M.. Vous me ferez part de vos impressions.

Le baron nous quitta, après nous avoir serré la main et donné une tape affectueuse sur l'épaule.

Dans le petit salon, je restai seul avec Xavier.

Il souriait, paraissait gêné et restait coi.

— Je suis certain que nous serons de bons, amis, dis-je.

— Oh oui ! répondit-il spontanément, un grand sourire aux lèvres.

Un domestique vint annoncer que nous étions servis. Bien que le choix des mets témoigne d'une exquise délicatesse, Xavier mangeait peu ; je lui en fis le reproche. Il se resservit du poulet, à seule fin de complaire.

Je lui parlais de moi, de mon existence de reclus et de la tristesse de mon trop grand château de Pierrefonte. Il semblait boire mes paroles. Je lui racontai les parties de chasse. S'il ne nourrissait pas d'autres projets, nous pourrions passer les mois ensoleillés en Vendée. Cette agréable perspective le rendit joyeux.

Avait-il déjà aimé ? Je le questionnais d'une manière indiscreète, mais habile. Il rougissait et réfléchissait.

Il aimait tout le monde. Il m'avoua que lorsqu'il croisait une jeune fille, il était gêné. Il aurait aimé converser, se promener avec elle, mais il ne pouvait se résoudre à lui adresser la parole.

Après le dîner, il me fit visiter sa chambre et son cabinet de travail, Ses auteurs préférés sont Molière et Pascal. Il porte un culte à Musset, et possède toutes ses œuvres. Il dit même fort joliment des vers peu connus de ce poète, et les a copiés sur un cahier enluminé. Souvent, il se rend au cimetière du Père-Lachaise, pour se recueillir devant le saule planté sur la tombe du chantre. Avec un soupçon d'inquiétude, il me demanda si je consentirais à l'accompagner.

S'allongeant sur un canapé, il me pria d'entendre « La Nuit d'Octobre ». Quelle émotion, éprouvai-je quand il commença :

*« Honte à toi qui la première  
m'a appris la trahison. »*

Avec des sanglots étouffés dans la gorge, fermant les yeux, lâchant le livre qui reposait sur ses genoux, il continuait à réciter dans un rêve.

Quand il parvint à la fin du poème :

*« Dans ces larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge,  
Quand tout l'aurai été, plains-là ! tu sais aimer... »*

Il éclata en pleurs, et se retourna pour enfouir sa tête dans un coussin.

J'étais surpris ; le poème m'avait toujours paru beau, magnifique. Mais de là, a fondre en larmes ! Quelle âme sensible ! Combien la vie lui sera pénible. Je m'assis près de lui et murmurai :

— Qu'as-tu, Xavier ? Raconte-moi.

Il consentit à se lever vers moi son visage ruisselant de larmes, le visage d'un enfant qui vient de recevoir une semonce trop dure :

Je posai mes mains à plat sur ses épaules.

— Tu n'es plus un petit garçon. Tu dois regarder sans peur, l'avenir. Ton cœur souffre, Xavier. Confie-moi tes peines. Peut-être pourrais-je te consoler ?

— Ma mère est morte à ma naissance. J'ai été élevé par une nourrice, qui me battait sans que mon père le sache. Quand j'atteignis sept ans, la cousine Aurélie est venue diriger la maison.

En effet, la cousine ne m'est pas sympathique. Maigre et d'âge indéfinissable, elle a lancé, en ma présence, à Xavier, sur un ton rêche et hautain :

« Vous êtes décoiffé. »

— Lorsque j'étais plus jeune, reprit-il, elle usait d'une badine pour me frapper, quand je ne me tenais pas bien à table. Lorsque je ne savais pas mes leçons par cœur, elle me purgeait le lendemain, afin, prétendait-elle, que j'apprenne mieux. Je ne me souviens pas d'avoir reçu un baiser. Mon père n'a pas le temps de m'embrasser.

Je l'embrassai furtivement sur la joue, en lui disant :

— En voilà au moins un ! Il sourit et parut moins triste.

— Mon père ne m'a rien confié, mais j'ai compris : il subit de gros ennuis, en ce moment. Il y a quelques jours j'ai surpris une conversation dans son cabinet.

— Pourtant, le baron ne paraît pas particulièrement soucieux ; il a l'air jovial et sûr de lui. S'il souffrait de gros ennuis, certainement ne serait-il pas ainsi.

— Vous croyez ? me dit-il avec une lueur d'espoir.

— Tu oublies de me tutoyer ? Recommence ta phrase !

— Tu crois ? rectifia-t-il en riant.

**Paris, 26 Octobre 1866**

C'est aujourd'hui mon anniversaire : vingt ans !

Hier soir, comme nous revenions de promenade dans le coupé du baron, Xavier est descendu en chemin. Il prétendit une course urgente. Je suis rentré seul. J'attendais mon ami pour dîner, dans notre cabinet de travail, et ne m'aperçus pas de son retour. Surpris de l'entendre m'appeler au rez-de-chaussée, je descendis à la salle à manger. De superbes roses égayaient la salle. Le service en vermeil était disposé sur la table, recouverte d'une nappe de dentelle.

— Bon anniversaire, me dit Xavier, en m'offrant un petit écrin contenant une bague d'or.

Je ne pus retenir une exclamation devant la précieuse monture qui sertissait un brillant d'une eau exceptionnelle.

Ému j'embrassai tendrement mon ami. La cousine Aurélie fut outrée de ces effusions.

— Je considère Xavier comme mon frère, dis-je pour l'amadouer.

Xavier pleurait de joie. Il fit apporter un dessous de plat à musique qui joua un petit air ancien très gentil. La cousine pria le maître d'hôtel d'enlever cette mécanique. Cette babiole lui donnait la migraine, prétextait-elle sèchement.

Nous dînâmes rapidement. La présence d'Aurélie nous parut insoutenable. Nous allâmes dans notre déjà cher cabinet de travail et décidâmes de composer un poème sur l'amitié.

Après avoir consulté ma montre et la pendule, je fus surpris de constater qu'il était bien deux heures du matin. Nous avons oublié le bal de la Duchesse. Nous nous mimes à rire, et nous prenant par les mains, nous dansâmes en chantant.

On frappa à la porte. C'était la cousine qui nous priait de faire moins de tapage et nous annonçait qu'elle en référerait au baron.

J'ai horreur des grossièretés. Je ne souffre pas que mes gens emploient des vocables orduriers. Pourtant, j'avoue que cette fois, j'avais grande envie d'employer le répertoire de Joseph. Si Xavier n'avait pas été à mes côtés, je crois que j'aurais aimé manquer de respect à cette mégère.

### **Plus tard**

Je m'éveille content, le sourire aux lèvres. Joseph ouvre les rideaux et annonce qu'il ne pleut pas.

Un discret coup à ma porte. Xavier entre sur la pointe des pieds, en robe de chambre. C'est encore une des miennes : Quelle manie enfantine ! Il porte mes vêtements et m'offre les siens.

Il s'assoit sur mon lit ; se fait servir le petit-déjeuner et bavarde avec moi. Il me narre des faits anodins de son enfance. Puis, il met le nez à la fenêtre et m'appelle pour me montrer les passants dont il ridiculise les travers en riant aux éclats.

Seize ans ! Quel enfant ! Mais quel délicieux enfant !

### **1<sup>er</sup> Novembre 1866**

Xavier est israélite. A l'exemple de son père, il ne pratique pas et n'a jamais étudié sa religion, ni aucune autre. Je trouve cette attitude déplorable. Une religion, n'importe laquelle, apporte, à mon avis, un grand secours aux mortels. En dehors de toute idéologie, elle leur trace une ligne de conduite, et les aide à distinguer, plus aisément le bien du mal. Combien de peines, et des plus terribles, s'estompèrent avec la prière ! Combien de dures existences devinrent plus douces, grâce à la confiance en l'Autre !

Hier matin, dimanche, je prévins Xavier de mon intention d'aller à la messe. Il me demanda s'il pouvait m'accompagner. Durant l'office, je l'observais. Ses yeux parcourant discrètement l'intérieur de l'église, il restait grave et pensif, ses lèvres remuant comme s'il priait.

A la sortie il me prit le bras et me dit à l'oreille :

— J'ai fait un vœu ; j'ai demandé à Dieu que notre amitié fût éternelle.

Je ne sus que lui répondre, tant je fus attendri. Ce souhait m'invite et m'encourage à l'entretenir prudemment de religion. Je voudrais lui, faire entrevoir la beauté du Christ et la grandeur d'une âme pure soutenue par la foi. Je suis persuadé, qu'un cœur émotif comme celui de mon jeune ami, se laissera toucher par les Beautés de l'Évangile.

### **4 Novembre 1866**

M. Martin doit bientôt arriver. Nous en profitons pour visiter Paris. Xavier, bien que Parisien, ne connaît pas la capitale. Nous partons à pied, au hasard. Dès que nous sommes fatigués, ou lorsque nous ne parvenons pas à retrouver notre chemin, nous sifflons un fiacre.

Nous aimons nous promener au bord des quais de la Seine, l'île de la Cité, le long des chères vieilles rues fleurant bon le passé.

Xavier voudrait laisser pousser sa moustache ; je le crois humilié de demeurer imberbe ; pas même une ombre sous son nez aquilin. Cependant, quelle extraordinaire chevelure noire, brillante, et à boucles lourdes !

## **10 Novembre 1866**

M. Martin est arrivé. Il me parut sympathique, malgré son abord bourru. J'aime sa voix grave.

Déjà, il s'est querellé avec la cousine. Elle lui avait signalé qu'elle ne donnerait pas à la lessive son linge trop usagé. Alors, le pauvre homme a lavé ses chemises dans sa chambre et les a étendues ensuite à la fenêtre donnant sur la cour.

Quand Aurélie s'en aperçut, elle proclama à haute voix que le baron avait engagé un porc. M. Martin ne put pas supporter cette insulte. Il pria la cousine de modérer ses paroles, en ajoutant que s'il était riche, il ne manquerait pas de linge convenable.

Le lendemain, il trouva sur son lit des chemises de fil. Il fut très touché de notre présent. Depuis, nous sommes bons amis, tous trois.

Notre précepteur a jaugé le degré de notre instruction. Il complètera nos connaissances en mathématiques, français, littérature et latin.

Le dimanche, en soirée, nous irons à l'Académie de Musique et le vendredi aux bals de la Duchesse, ce qui ne nous enchante guère.

## **20 Décembre 1866**

M. Martin juge mon style plaisant. Xavier lui semble trop sentimental. Nous n'osons pas présenter nos vers sur l'Amitié. Mon poème n'est pas encore terminé.

Il nous avait proposé comme sujet de composition française : « Décrivez une personne qui vous est chère. »

J'ai entrepris le portrait de Xavier, et Xavier le mien. D'après lui, je suis en tous points parfait : moralement et physiquement. Il ne m'a pas découvert l'ombre d'un défaut, et serait prêt à m'attribuer toutes les vertus.

— Tu ne me connais pas encore, lui dis-je ; j'aime la bonne chère, les beaux vêtements, et je suis nonchalant.

— Non, je te vois tel que je t'ai décrit.

Je craignais qu'il ne fût mécontent ; j'avais mentionné son nez ur, peu grand et rappelé que le bon Dieu avait oublié de semer de la graine de poils sur son visage. Il rit beaucoup de ma description, ainsi que le baron, à qui nous la fîmes lire le soir.

Ce monsieur n'est pas toujours gai. Quand il se trouve avec nous et que nous jacassons, il nous considère affectueusement, mais il semble soucieux et pense à autre chose. Sur lui pèsent de lourdes charges. Dernièrement, la cousine fronçait les sourcils, en lisant un article de journal le concernant.

## **2 Janvier 1867**

Hier, jour de l'an, nous sommes allés au bal de la Duchesse. Elle possède un hôtel particulier au faubourg Saint Honoré, à quelques minutes de chez nous. Je ne sais pourquoi je dis « chez nous », alors que je vis en la maison du baron.

La Duchesse, fort aimable et gracieuse a bien connu mon père. Elle me présenta à plusieurs jeunes filles, toutes charmantes.

J'invitai une des nièces de la Duchesse. Tandis que nous dansions, les regards des dames étaient braqués sur nous.

Je valsai ensuite avec d'autres jeunes filles. Je désirais solliciter à nouveau ma première cavalière qui m'avait paru ravissante. Elle me dit vouloir entrer dans les ordres ; sa tante s'opposait à sa vocation ; mais orpheline, elle ne pouvait pas manquer de lui obéir. Je lui répondis que, jolie comme elle l'était, ce serait un véritable péché de se cloîtrer.

Ma réflexion la fit rougir.

Xavier restait seul, derrière une colonne, et ne dansait pas. Je dis à la jeune fille, Hélène, que mon excellent ami, fort timide, n'osait pas inviter une danseuse. Je lui montrai Xavier qui avait l'air penaud. Elle sourit en l'apercevant et me chuchota qu'il avait une gentille frimousse.

Je présentai Xavier à Hélène. Les laissant seuls, je fus heureux de constater qu'ils avaient valsé plusieurs fois. Maintenant assis, ils se rafraîchissaient. J'allai les rejoindre. Nous causâmes plaisamment, tous les trois, oubliant de danser.

Il fallait en convenir, nous ne savions pas danser. Cette constatation nous jeta dans des rires inextinguibles. Je proposai de recourir aux offices d'un professeur qui, plusieurs fois par semaine, viendrait, en l'hôtel du baron, nous donner des leçons. Hélène pourrait en prendre avec nous.

Il fallait beaucoup de courage pour aller trouver la Duchesse et lui exposer notre désir.

Je fus désigné pour accomplir cette délicate mission.

La Duchesse parut agréablement surprise.

— Comment dit-elle, ma nièce n'aurait plus les mêmes goûts ! Vraiment Auguste vous êtes un sorcier ! Certes, j'accepte !

Elle laissa Xavier et Hélène s'éloigner, et me pria de s'asseoir un instant près d'elle. Appliquant son éventail contre son visage pour étouffer le son de sa voix, elle me murmura :

— Hélène est une toute jeune fille, qui me cause beaucoup de soucis. C'est moi qui l'ai élevée. Ses parents ne lui ayant légué qu'un très maigre héritage, elle ne dispose que d'une petite dot. Quand à moi, je dois songer à mes enfants. Voyez : je suis franche : elle ne constitue pas pour vous le parti rêvé.

Je l'assurai que dans mon esprit, je n'avais jamais été, chercher si loin. Je voyais seulement en Hélène, une jeune fille plaisante et convenable, qui pourrait faire une excellente camarade.

— Méfiez-vous de ces grands mots, me dit-elle : camaraderie, amitié ; plus fragile que l'on ne croit, ils ont souvent tendance à changer de signification.

Je désirais prendre congé de la Duchesse elle s'en aperçut et me retint en me disant :

— Approchez, plus près, là, comme cela. Le baron ? Quelles nouvelles ?

— Rien que je sache !

— Vous ne savez donc de lui en ce moment. Il subit de gros ennuis financiers. Le comte Alberto a demandé le remboursement de ses capitaux, et M. Armand, le fabricant d'armes, a fait de même. On ne sait si le baron pourra les régler.

Tandis que je m'éloignais, longtemps à travers son face à main. Je me demandai ce qu'elle pouvait penser de moi. Ma bonne humeur avait disparu. Que m'importait qu'Hélène eût une faible dot. Je ne désirais pas me marier de sitôt.

Les propos de la Duchesse au sujet du baron m'inquiétaient. Il aurait dû m'en entretenir. Je dispose de capitaux et lui consentirais un prêt, même à long terme.

### ***Début Mai 1867***

Il fait beau. Le printemps est venu. J'ai oublié mon journal. Ai-je le temps d'y songer. Je suis heureux ! Oui, je suis heureux ! La vie est un rêve. Je dors quand je suis fatigué, mais je voudrais être éveillé de jour et de nuit. On ne devrait pas avoir besoin de dormir quand on est heureux.

Les conférences de M. Martin nous sont profitables. Hélène vient souvent avec nous. Nous avons obtenu la permission de l'inviter à notre table. Récemment elle a été malade. Aussi tousse-t-elle toujours un peu ; Dieu veuille que, grâce au beau temps, elle se remette vite.

Nous savons danser, maintenant. Un Italien à grandes moustaches nous donne des leçons de fleuret et d'épée. Hélène y assiste. Elle s'amuse beaucoup et engage des paris. Elle nous dit que celui qui aura le plus de touches, sera embrassé. Je suis plus fort que Xavier ; mais pour lui faire plaisir, je le laisse souvent gagner.

Nous jouons comme des enfants, à toutes sortes de jeux, que je ne soupçonnais pas. A Colin-Maillard, nous brisons parfois un vase ou un objet de valeur. La cousine est indignée, Le baron nous a dit :

— Du moment que vous vous amusez, cassez tout ce que vous voulez.

Nous donnerons un bal. L'hôtel sera assez grand pour contenir tous nos invités, mais Aurélie ne me paraît pas enchantée de cette perspective.

Mon Dieu quelle n'est pas votre bonté ! Je vous remercie des bienfaits dont vous m'accablez. Je n'ai pas mérité d'être si heureux. Ce bonheur durera-t-il ?

J'aime Xavier et Hélène ; faites qu'ils soient comblés. Leur bonheur me rend également heureux.

### ***20 Mai 1867***

Xavier a dévoré l'Histoire Sainte et les Évangiles. Il me questionne ; je réfléchis avant de lui répondre. Je suis heureux d'avoir réussi à diriger son âme.

Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'aimer avec une telle force. J'aime Xavier de tout mon cœur. Oui, je sais combien cette expression peut sembler puérile ; cependant elle précise admirablement ce que je ressens. Xavier est tellement lié à moi par l'amitié, que je ne saurais concevoir une existence sans lui.

### ***15 Juin 1867***

Xavier, étendu tout habillé sur mon lit, s'est endormi.

Il n'a pas connu le sommeil depuis deux nuits.

Son visage est marbré, ses paupières gonflées se sont refermés sur des larmes.

Nous dînions, le baron, Aurélie, Xavier et moi. La conversation allait bon train. Un valet annonça que des messieurs désiraient voir d'urgence monsieur le baron. Il ne se départit pas de son calme. Il s'essuya la bouche et se leva. Le valet ouvrit la porte

et s'effaça. J'eus le temps d'apercevoir un homme vêtu de noir, tenant son haut de forme à la main et deux gendarmes, dont l'un était officier.

Que voulaient-ils à cette heure ?

Curieux, Xavier et moi écoutâmes derrière la porte, malgré les remontrances d'Aurélie. Nous entendîmes le baron dire :

— Un instant messieurs, je suis à vous.

Il entra seul dans son cabinet. Nous étions revenus à table inquiets. Le maître d'hôtel nous présentait des fruits, lorsqu'une détonation retentit.

Aurélie poussa un cri perçant. Xavier très pâle affalé dans son siège, me regardait fixement.

Après un temps qui me parut très long, je décidai d'aller voir. Les gendarmes et le civil étaient dans le cabinet. Le baron gisait sur le dos, les bras en croix ; près de sa main, un pistolet fumait encore. Il était horrible !

— C'est fini, dit l'homme au haut de forme, êtes-vous son fils ?

— Non, mais il est ici... Je vous en prie, c'est un garçon très jeune et très impressionnable... Il serait préférable qu'il ne vît pas son père.

— Il faut que je lui parle !

Je le conduisis au petit salon. Les gendarmes demeurèrent près du corps. Aurélie tentait vainement de pleurer en se tordant les mains. Xavier, hagard, était toujours sur son fauteuil, dans la salle à manger.

— Viens, lui dis-je doucement.

— Non, non, répondit-il, avec l'énergie du désespoir, je ne veux pas, je ne veux pas !

— Ce monsieur tient absolument à te voir je reste près de toi.

Je l'entraînai au petit salon. Il s'assit sur mes genoux, tel un enfant.

— Soyez bref, dis-je à l'homme, et vous serez bon.

— Soit ! Et il commença.

— Feu monsieur le baron n'ayant pu faire face à certaines échéances, une commission d'experts a examiné sa comptabilité et communiqua le rapport à l'Empereur. Sa Majesté a ordonné la vente de tous les biens du baron au profit de ses créanciers. Dans huit jours, il faudra laisser cet hôtel libre. La vente des meubles et immeubles aura lieu ici même.

Il salua et se retira suivi des gendarmes.

Xavier, complètement hébété, ne pleurait toujours pas.

Aurélie marchait à petit pas, sans arrêt et répétait continuellement :

— Mon, Dieu, qu'allons nous devenir ?

Je la priai de nous laisser seuls. Elle s'en alla en levant les bras au ciel.

Aidé de Joseph, je montai Xavier dans sa chambre. Nous le couchâmes. Il voulut me faire asseoir près de lui. Je réussis à m'éloigner, en lui disant que je reviendrai tout de suite. Je courus aux écuries, sellai un cheval et partis au galop chez maître Chaupichat.

Il devait être couché, car il mit longtemps à m'ouvrir. Je lui expliquai le but de ma visite.

— J'achète tout, absolument tout, l'hôtel et les meubles. Je vous prie de vous mettre d'urgence en relation avec mon notaire et de lui prescrire de vendre des terres, si le disponible est insuffisant.

— Cela fera beaucoup !

— Peu m'importe !

Je revins en hâte auprès de Xavier. Il m'attendait avec la dernière impatience. Il me prit la main et ne la quitta pas de toute la nuit.

**17 Juin 1867**

Hier, nous avons conduit le baron à sa dernière demeure. Devant nous, le corbillard ; dans le coupé, rideaux baissés, Xavier et moi. Sa peau paraît encore plus blanche lorsqu'il est vêtu de noir. En dépit de mes démarches, aucun prêtre ni rabbin n'accepta d'accompagner le corps. Malgré la saison, il faisait froid ; le ciel était gris. L'inhumation dura peu de temps, comme s'il eut été urgent d'enterrer le baron.

Nous revînmes à l'hôtel, où nous trouvâmes Hélène accompagnée de sa femme de chambre.

Elle pleura avec nous. Nous parlâmes de la noblesse du baron. Moi, qui l'avait vu mort, je ne parvenais pas à croire qu'il ne fut plus. Il me semblait que sa silhouette allait se profiler dans l'angle de la porte, qu'il nous tendait ses mains, en nous demandant si nous étions heureux.

Xavier disparut un court instant. Il revint avec une cassette, qu'il ouvrit difficilement. Elle contenait quelques pièces d'or et d'argent. Il se mit à les compter. Il désirait acquérir le portrait de son père qui sera vendu avec les autres biens. Il disposait de dix louis, et nous demanda si nous jugions cette somme suffisante.

Je savais que c'était inutile. J'avais donné l'ordre de tout acheter, sans exception, et j'éprouvais un plaisir secret à ne pas avouer mon projet. J'affirmai que le tableau ne valait pas dix louis, le peintre étant inconnu.

La cousine apparût à nouveau. Xavier, à son approche, se blottit contre moi. La venue de cette femme était un mauvais présage. Elle toussota et commença par se lamenter sur le sort de, baron, puis, sur celui de Xavier et finalement sur le sien.

— Qu'allaient-ils devenir ? Elle possède un lopin de terre à Melun. Elle ira y finir ses jours et priera beaucoup pour son cher Xavier. Mais lui, que fera-t-il, que deviendra-t-il sans aucune ressource ?

Cette vieille femme, ses conseils et son air faussement apitoyé, m'énermaient. Je fus surpris de la sécheresse de mes paroles. Je répondis brièvement que je n'abandonnerai pas Xavier, qu'elle pouvait se préparer à rejoindre ses pénates, que nous nous passerions fort bien de ses services.

Offusquée, elle poussait des « Oh ! Oh ! » Elle voulut prendre Xavier comme témoin de son affliction. Il la repoussa et mit sa tête sur mon épaule sans dire mot. Alors, en pleine crise de larmes, elle s'en retourna dans sa chambre.

**20 Juin 1867**

Nous partons de bonne heure dans le coupé. La plupart du temps Hélène nous accompagne. Je ne veux pas que Xavier reste à l'hôtel, envahi par une foule de gens vulgaires qui examinent chaque meuble, chaque objet, et font un tapage étourdissant.

Aurélié a précisé qu'elle ne s'en irait qu'après la vente. Elle tient à y assister. Elle désire acquérir sa table à ouvrage et sa liseuse.

**26 Juin 1867**

Aujourd'hui, la vente. Comme à l'accoutumée, je suis parti de bonne heure avec Xavier. Nous sommes allés à Versailles.

Quelle merveille, ce palais de Versailles, soi, parc immense, le Trianon et le délicieux hameau de la reine !

Nous avons parcouru, en voiture, les grandes allées ombrées. Tout, tout était magnifique les bassins, les statues, sujets et groupes en bronze ou en marbre qui font revivre la Mythologie.

Nous avons admiré, particulièrement, la grotte d'Apollon, le Temple de l'Amour, les colonnes de marbre rose du Grand Trianon. Nous avons admiré tout, tout nous paraissait sublime !

Malheureusement, une journée est insuffisante pour visiter complètement Versailles. Il faudrait un mois, m'a assuré l'officier de la garde qui nous accompagnait.

Quand nous sommes revenus, moi, cœur battait. Xavier silencieux, tremblait. Il se demandait ce qu'il allait trouver. Une maison vide ? Faudrait-il chercher un gîte pour la nuit ?

Joseph vint m'ouvrir, le sourire aux lèvres. Les meubles et les bibelots étaient toujours à leur place. Xavier s'arrêta en bas du grand l'escalier, les yeux écarquillés. Il ne comprenait

Pas. J'allais et venais d'un air naturel. Aurélie survint. Elle me toisa.

— Maître Chaupichat attend Monsieur le Marquis dans son salon, dit-elle hargneuse, en scandant chaque syllabe. Monsieur le Marquis aurait pu nous avertir de son intention d'acquérir les biens du baron. Que Monsieur le Marquis souffre que je lui rachète, bon prix, les meubles qui m'ont toujours appartenu.

Xavier se jeta à mon cou. Il inonda mon visage de larmes.

— Tu as fait cela ! Auguste, tu n'aurais pas dû ! C'est trop !

Maître Chaupichat, très satisfait, me montra une gazette du soir où, déjà, l'on parlait de la vente, qui avait attiré beaucoup de personnes. Dès neuf heures du matin, il y avait eu bousculade dans l'hôtel. À dix heures, les enchères commencèrent par les tapisseries. Maître Chaupichat eut un peu de difficultés pour les obtenir. Il en fut de même pour les tapis et les objets d'art. Mais, les acheteurs remarquèrent rapidement, que l'avoué était acquéreur de tout et qu'il ne regardait pas à la dépense. Tant et si bien, que l'après-midi, il se trouva seul devant le marteau du commissaire priseur. Il put obtenir, à bon compte, le restant des biens.

— Vous avez fait une excellente affaire. Un hôtel à Paris, admirablement meublé, de vastes terres, et un château en Vendée, voilà qui fera réfléchir les pères gardant quelques filles à marier. Maître Barnardeau, votre notaire, sera enchanté de ce placement.

Le brave homme consentit à se rafraîchir et accepta que je le fisse reconduire à son domicile.

**29 Juin 1867**

Xavier désire se convertir au catholicisme ! Merci, Seigneur, de m'avoir aidé ! Quel bonheur de prier et de communier ensemble !

**2 Juillet 1867**

Le temps est très beau. Nous ne tenons pas à demeurer à Paris pendant les chaleurs, ni dans cet hôtel, maintenant si triste. Nous allons souvent au cimetière ; nous fleurissons la tombe.

Xavier a perdu sa belle gaîté. Pourtant, il a davantage d'appétit ; j'ai appris à connaître ses mets préférés, et les ai indiqués à la cuisine. Ce soir je n'irai pas dormir avec lui. Que dira-t-il ? Depuis le décès de son père, il prétend avoir peur. Je m'allonge près de lui ; il me tient la main ; dès que je veux bouger, il me la serre fortement et se réveille en sursaut. J'éprouve beaucoup d'affection pour lui, mais, je n'ai pas l'intention de continuer à partager sa chambre. Cela confinerait au ridicule.

**4 Juillet 1867**

Décidément c'est une manie !

Avant-hier soir, je nie rendis, seul, dans ma chambre. Je pensais que Xavier en était contrit, car, il ne m'avait pas souhaité bonne nuit.

Je dormais depuis longtemps, quand je sentis sa présence dans mon lit. S'apercevant de ma mine surprise, il se mit à rire, de son grand rire clair d'adolescent. C'était la première fois qu'il riait, depuis le décès de son père. Il me dit, câlin :

— Tu ne me renvoies pas ? C'est gentil. Bonne nuit.

Xavier ne pense plus qu'il possède une chambre pour lui tout seul. Il a transporté ses vêtements et ses petites affaires, fort nombreuses. Des machines à musique où des petits bonhommes où bonnes-femmes se trémoussent, des objets sans valeur qu'il garde précieusement. Il vient d'entrer. J'ai eu le temps de remettre en place son trésor. J'ai lancé :

— Tu es sorti ? Monsieur s'occupe sans doute à quelques fredaines ?

Il paraissait ravi de son escapade.

— J'ai une bonne nouvelle ! Voici : je suis allé voir la Duchesse, Elle consent à ce qu'Hélène, accompagnée de sa gouvernante, vienne avec nous, en Vendée. Dis-moi, Auguste, que tu es content ? Je l'ai fait pour toi. J'ai pris mon courage à deux mains. J'ai dit que tu aimais Hélène, et que tu ne pouvais pas te passer d'elle.

— Vraiment ! Tu as prétendu à la Duchesse que j'aimais sa nièce. Eh bien ! Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? Tu as agi comme l'enfant que tu es encore ! Demain, j'irai trouver la Duchesse et remettre les choses en place. Aimer Hélène Ne pas pouvoir me passer d'elle ! Petit fou Tu n'as pas réfléchi aux conséquences de tes paroles.

J'étais emporté ; je continuais à le gronder, quand je m'aperçus qu'il pleurait. Pauvre Xavier Je me mis à genoux près de lui. Il reniflait avec mon mouchoir j'essuyai ses joues. Il rit et me dit, avec une moue charmante :

— J'ai fait des bêtises. Je croyais que tu aimais Hélène.

— Mais bien sûr que je l'aime

— Alors ?

— Je l'aime en camarade, en aimable compagne de nos jeux et distractions ; mais, je ne l'aime pas pour en faire ma femme.

— Ce n'est donc pas semblable : e aimer d'amour » et « aimer en camarade » ? Je t'aime plus que j'aimais mon père. Je ne crois pas qu'il me sera possible d'aimer ma femme davantage que je t'aime.

— Drôle de petit Xavier ! Pourquoi exprimes-tu ainsi tes pensées, qui me rendent rêveur et que je ne peux expliquer ?

— Auguste, suppose que je sois une belle jeune fille, m'épouserai-tu, même sans dot ?

— Mais oui ! et nous aurions beaucoup d'enfants.

— Tu m'épouserais parce que tu m'aimes ?

— Évidemment !

— Maintenant, ne m'aimes-tu pas assez ?

— Cesse de plaisanter. Parlons sérieusement. Demain, j'irai rendre visite à la Duchesse. Je lui dirai que tu es un exalté, qu'Hélène me semble charmante et que nous l'invitons pour la belle saison. J'espère que je saurai faire entendre à cette dame, que mes sentiments envers la jeune fille sont très respectueux.

**17 Juillet 1867**

J'ai très bien compris, m'a dit la Duchesse, en riant. Le jeune baron reste un enfant très affectueux. Je vous confie ma nièce. Essayez de ne pas la faire souffrir. Qu'elle garde son cœur tranquille.

**18 Juillet 1867**

Aurélie est partie. Bon voyage !

Elle baisa Xavier sur le front ; c'était le premier et dernier baiser qu'elle lui donnait. Elle me fit la révérence ; je la saluai en m'inclinant. Elle ne me remercia pas de lui avoir laissé emporter les meubles et les bibelots auxquels elle tenait tant.

Le fouet du cocher claqua. Il ne restait plus de cette femme, au cœur aussi sec que sa silhouette de sorcière, qu'un souvenir amer et déjà lointain.

**20 Juillet 1867**

Des jours neufs et doux nous permettront d'entrevoir un horizon clair. Xavier continuera à me faire apprécier la vie. Le soleil se couchera trop tôt. Hélène apportera son gentil babillage et la gaieté dans nos cœurs.

Vite, partons pour notre chère Vendée

J'ai prévenu mes gens de notre arrivée. Déjà, ils doivent nous attendre. J'éprouve d'excellents sentiments envers eux ; ils sont si serviables, si prévenants !

**25 Juillet 1867**

Enfin, nous, partons demain !

Nous utiliserons trois voitures. Dans la première prendront place : Hélène, Madame Beaumont, M. Martin, Xavier et moi ; les autres, seront réservées aux domestiques et aux nombreux bagages.

Voici longtemps que je n'ai pas noté quelque chose sur M. Martin. Après le décès du baron, il m'avait demandé son congé. Je n'ai rien voulu entendre.

— Tout d'abord, vous me paraissez de santé délicate ; un séjour à la campagne vous fera le plus grand bien. Je suis certain que la bonne mine vous reviendra en peu de temps. De plus, M. Brichanteau, notre intendant, a commencé à assumer ses fonctions, lorsque mon grand-père était encore en vie. Il doit atteindre, prochainement, quatre vingt ans. Certes, il est toujours très dévoué, mais je crains

que ses forces ne l'empêchent d'exercer sa surveillance comme il le doit. Vous avez vécu à la campagne ; je demeure persuadé que la terre n'a pas plus de secret pour vous que les déclinaisons latines. Si cette nouvelle situation vous convenait, j'en serais enchanté.

M. Martin accepta. Il émit une réflexion qui me laisse rêveur.

— Monsieur le Marquis est tellement bon, que j'en arriverais, peut-être, à croire en Dieu.

Les malheureux auraient-ils donc tendance à ne pas croire en Dieu ? Cependant, les pauvres, aux portes des églises, invoquent le Seigneur, la Vierge et les Saints. Les enfants croiraient-ils en Dieu, parce qu'ils sont heureux ? Le vieillard à deux pas de la tombe et le marin qui côtoie la mort, prieraient-ils Dieu, parce qu'ils ont peur ?

— Xavier, dis-moi pourquoi tu crois en Dieu ?

S'allongeant sur le canapé de notre chambre, ouvrant ses yeux et regardant au delà, il dit :

— Je crois en Dieu parce que je t'aime et que j'espère.

Alors, il récita des vers de son cher Musset :

O toi que nul n'a pu connaître,  
Et n'a renié sans mentir,  
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,  
Et demain me fera mourir !  
Puisque tu te laisses comprendre,  
Pourquoi fais-tu douter de toi ?  
Quel triste plaisir peux-tu prendre  
À tenter notre bonne foi ?  
Comment, sous la sainte lumière,  
Voit-on des actes si hideux,  
Qu'ils font expirer la prière  
Sur les lèvres des malheureux ?  
Pourquoi, dans ton œuvre céleste,  
Tant d'éléments, si peu d'accord ?  
À quoi bon le crime et la peste ?  
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?  
Ta pitié dût être profonde  
Lorsque avec ses biens et ses maux,  
Cet admirable et pauvre monde  
Sortit en pleurant du chaos !  
Puisque tu voulais le soumettre  
Aux douleurs dont il est rempli,  
Tu n'aurais pas dû lui permettre  
De t'endormir dans l'infini.

— Xavier, que ces vers sont beaux !

— J'aimerais avoir le génie du poète et pouvoir proclamer ce que mon cœur me dit, tout bas... C'est étrange, même en vers je n'oserais pas décrire ce que je ressens. Quand je rencontre certaines personnes, j'ai, parfois, l'impression de les avoir déjà vues. Ainsi, toi, il me semble te connaître depuis longtemps, très longtemps ; il semble également que notre destinée est commune. Certains visages m'attirent. J'aurais plaisir à les aimer. D'autres me répugnent. Pourquoi le monde est-il si cruel ?

**26 Juillet 1867**

Paris est déjà loin ! Nous sommes partis en retard. Au dernier moment, chacun s'aperçut qu'il avait oublié quelque chose.

— Xavier, tu me ferais plaisir en ne regardant pas ce que j'écris.

Il poussa un cri :

— Quand tu seras vieux, tu publieras ton journal, comme Madame de Sévigné.

— Cette dame n'a pas écrit un journal, mais des lettres qui ont été éditées après sa mort.

— Pourquoi les a-t-on publiées ?

— Parce qu'elles sont intéressantes et plaisantes à lire.

— Ton journal ne serait-il pas écrit d'une manière agréable ?

— Je m'efforce de le faire. Ce que je mentionne n'intéressera, vraisemblablement, que peu de personnes. Après mon décès, mon journal ira échouer dans un grenier poussiéreux et servira, un jour ou l'autre, à allumer un feu.

— Parles-tu de moi ?

— Petit curieux, de qui veux-tu que je parle, si ce n'est de toi. Je ne dis pas uniquement du bien de mon petit frère. Je raconte qu'il adore les niches et qu'il ne tourne pas sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

**28 Juillet 1867**

Le paysage plait beaucoup à Hélène et à Xavier. C'est la première fois qu'ils voyagent. Ils écrasent leur nez aux vitres. Ils m'appellent à tout instant, pour me montrer un gars courant après une vache, effrayée à notre approche, des hommes marcher sur la route, un ballot suspendu au bout d'un bâton sur l'épaule. Il existe un marché important dans les environs. Le paysage n'apparaît pas très beau : c'est la plaine monotone ; des champs à perte de vue, du blé surtout, que les paysans commencent à faucher ; de temps en temps, un petit bois touffu ; par-ci par-là, quelques grands peupliers isolés.

La route, mauvaise et mal entretenue, serait impraticable par temps de pluie. Je crains qu'une des voitures à bagages casse une de ses roues d'un moment à l'autre. Un tel accident devient souvent une catastrophe lorsque la voiture verse.

La compagnie de Xavier et d'Hélène m'est infiniment plus agréable que celle de Joseph.

Xavier questionne M. Martin :

— Croyez-vous que, plus tard, il y aura partout des chemins de fer ?

— Certainement ! Les paysans se figurent que la fumée est nuisible aux cultures. Le savant Arago prétend qu'on ne pourra pas respirer dans les tunnels. M. Thiers a déclaré que les chemins de fer ne pourraient être que des joujoux. Depuis la loi Guizot votée en 1842, il y a vingt-six ans, je crois gagnée la cause des chemins de fer.

Pour moi, je n'ai jamais voulu utiliser ce mode de locomotion. Voyager à une vitesse folle ne me dit rien qui vaille. En marchant bon train, il ne faut guère plus de six jours, pour aller de Vendée à Paris, en voiture hippomobile. Je m'arrête quand il me plaît.

Tout à coup, des cris, des jurons de Joseph : une des voitures à bagages a versé dans un fossé. J'en avais le pressentiment. Yvon et Joseph, pressés de revoir leurs femmes, m'avaient affirmé qu'il n'y avait nullement besoin de changer les roues. Heureusement, seule la roue est cassée et non l'essieu.

Tout le monde, plein de bonne volonté, veut en faire à sa tête. Je suis obligé d'élever la voix, ce dont j'ai horreur. J'ordonne de dételer les chevaux qui n'ont pas de mal, puis, de sortir tous les bagages, de les ranger sur le bord de la route et de refaire les colis détériorés par la chute. Je prie M. Martin et Yvon de se rendre chez le charron du village le plus proche. En attachant des cordes au toit de la voiture et en tirant, il ne fut pas trop difficile de la remettre debout. Nous pûmes ensuite la tirer du fossé, qui était large mais peu profond.

En raison de cet événement imprévu, nous déjeunâmes à une heure de l'après-midi. Nous avions tous grand appétit. Xavier dévora un petit porc de lait ; M. Martin, qui à l'ordinaire mange peu, fit honneur au repas de l'aubergiste.

Il fait beau. J'ai fait baisser la capote de la berline. Xavier s'est assis aux côtés d'Yvon. Il me demande s'il pourrait conduire.

— Quand nous entrerons sur la route droite, dis-je.

Là voilà cette route ! Joyeux, il prend les guides en mains. Tout à coup, nous roulons au galop, Xavier excite les chevaux : Heureusement, Yvon s'empare des guides. Xavier exulte ! Il crie que nous allons plus vite que le chemin de fer.

Quel enfant !

Les aubergistes sont plaisants, leur dîner succulent. Le grand-père, ex-soldat du Petit-Caporal, a rapporté, de ses nombreuses campagnes, une quantité de pipes originales. Il nous les montre une à une. Xavier veut fumer.

— Tu auras mal au cœur, lui dis-je.

— Non, non, affirme-t-il, assuré.

L'aubergiste rit sous cape. Xavier aspire, tousse, crache, essuie de sa main sa langue qui le pique. Finalement, dans une quinte de toux, il rend la pipe à l'aubergiste, en gémissant que c'est horriblement mauvais. Il a le hoquet. Pour le reconforter, l'aubergiste lui apporte un peu d'eau de vie dans un bol. Comme Xavier assure que c'est très bon, nous en buvons tous, à la grande joie de Joseph, qui apprécie toutes les boissons, excepté l'eau.

Deux chambres nous étaient réservées. Je venais de me coucher, quand Xavier entra en chemise dans une chambre, et d'autorité, il se glissa sous les draps en disant :

— Me voilà !

Il était tellement comique, que je n'eus pas le courage de lui conseiller de regagner sa chambre.

## **4 Août 1867**

Nous voici arrivés !

M. Brichanteau, l'intendant, le chapelain, et M. Barnadeau, le notaire, étaient venus nous attendre sur la route. Radegonde pleurait de joie en revoyant son mari, le vieux Joseph ; il aura droit à une cruche de ce fameux vin rosé qu'il adore.

Un repas très copieux nous attendait. Xavier me proposa de faire asseoir à notre table Madame Beaumont et M. Martin. J'acceptai volontiers. La conversation sur ce beau pays de Vendée fut tellement attrayante, que nous oubliâmes notre fatigue et nous couchâmes après minuit. Néanmoins, il fut convenu que demain matin de bonne heure, nous visiterions le domaine.

Après le dîner, Xavier partit avec Joseph. J'entendis du remue-ménage dans les chambres du second étage. Évidemment, il a fait transporter ses malles dans ma chambre.

Xavier et Joseph sont de grands amis. Ils se chuchotent des confidences que j'ignore. Ils s'offrent les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié. Xavier donne du linge, dont il ne veut plus, à Joseph : des chemises trop étroites, mais que Radegonde rectifiera. Joseph sculpte au couteau des cannes amusantes que Xavier collectionne.

Cette amitié, au demeurant fort respectueuse, entre valet et maître me plaît. Pas un geste, ni un désir de Xavier que Joseph ne sache prévenir et ne tende à satisfaire, dans la mesure de ses moyens. Xavier n'adresse la parole à Joseph, qu'en termes posés et affectueux. Le, brave homme, au vieux cœur de paysan profondément sensible, en est heureux et fier.

## **8 Août 1867**

J'ai fait visiter le château à mes amis. Je vais mentionner sa description dans mon journal. Ma descendance sera, peut-être, heureuse de comparer le domaine d'hier et celui de demain.

Situé dans un gros bois, bordé par un fossé, le château apparaît parmi les fleurs, au fond de la grande allée. L'entrée de cette allée est encadrée de deux tours massives, vestiges du XVe siècle.

Entièrement remanié en 1770 par Gabriel, qui édifia le Petit-Trianon, notre maison constitue une jolie construction de pierre, carrée de forme, à toits plats. Un rez-de-chaussée, très sobre, sert de base à un premier étage, à grandes fenêtres, l'étage principal que surmonte un second étage, beaucoup plus bas. La façade, qui regarde vers les jardins, est flanquée de colonnes cannelées, à chapiteaux corinthiens. De là, un escalier de pierre descend vers la roseraie.

Le service occupe le rez-de-chaussée.

L'escalier de pierre donnant accès au premier étage est bordé d'une rampe en marbre rose. Une délicieuse lanterne de bronze datant du XVIIIe l'éclaire dès que tombe le soir. Au premier étage, une antichambre, le petit salon, la salle à manger, le grand salon, ornés de belles boiseries décorées de fleurs de champs et de lys. Au-dessus des portes, apparaissent des scènes bucoliques. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je pense me souvenir du nom des décorateurs, Clicot, Guesnon et Natoire.

L'ameublement simple, d'époque Louis XV, et Louis XVI, est constitué de sièges de bois sculptés, recouverts de soie brochée à nos armoiries. Quelques commodes aux cuivres ciselés, les cheminées et les pendules ornées de bronzes de Jacques Caffieri, complètent l'ensemble. J'aime beaucoup les deux tapisseries des Gobelins du grand salon.

Les chambres se situent au second étage.

Un jardin d'agrément, une roseraie, dessinés par Claude Richard, s'étendent derrière le château. Un peu plus loin, cachée dans les fleurs, la chapelle protège le repos de mes aïeux. C'est une petite et très vieille chapelle des murs bas et énormes, datent du XVe siècle un clocheton abrite celle qui célébra ma naissance, mon baptême, et sonna, tant de fois, le glas.

Un vitrail multicolore diffuse une douce lumière dans le Saint-Lieu. Les tableaux du Chemin de Croix, anciens, furent rapportés d'Italie vers 1495 par Huon, un de mes ancêtres, qui avait combattu dans les armées de Charles VIII. De nombreux exvotos, attestent de la foi solide du bon peuple Vendéen. Des fleurs embaument, décorant toujours l'autel.

J'aime me, recueillir dans l'intimité de la chapelle. Il me semble que Dieu y entend mieux mes prières que dans une grande cathédrale, où la voix se perd sous les voûtes immenses.

Le dimanche à la grand-messe de dix heures, la petite chapelle ne peut contenir la foule des fidèles. Par la porte ouverte sur la mousse semée de fleurettes, ils entendent l'office. Des hirondelles ont fait leur nid, dans un coin, au-dessus d'un grand Christ vénitien en ivoire. Elles volent sans bruit. Les bonnes femmes racontent aux petits enfants ébahis, que c'est le Saint-Esprit. J'aime la cloche. Je me souviens, lorsque j'étais enfant, avoir souvent demandé à mon père de tirer la corde. Je voulais la caresser, l'embrasser : ce n'était pas aisé ; il fallait quérir une échelle, que mon père et Joseph tenaient solidement. Ému, je grimpais. Au risque de, tomber, je saisisais de mes deux bras le bronze sonore. Les anges de la cloche me souriaient doucement. Je la remuais ; les anges dansaient. Autour de la cloche, une inscription : « Ad majorerem Dei gloriam » (Pour la plus grande Gloire de Dieu). Je descendais à regret. Il fallait m'épousseter, la cloche étant couverte, de poussière. Je l'avais baptisée Claire, en raison de sa résonnance claire. Son nom est demeuré ; les paysans disent :

— Écoutez la Claire, il est telle heure.

Le chapelain, saint homme, héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, a distribué ses biens aux pauvres. Il ne quittera sa petite paroisse que pour le Paradis. Il a préféré une vie simple et modeste, à une brillante destinée épiscopale, à laquelle il aurait pu prétendre.

Lui, seul, entretient la roseraie. À l'aube, si l'on s'est levé tôt, on peut l'apercevoir, disant bonjour aux roses.

Il les soulève, tour à tour, délicatement, du bout des doigts, hume leur parfum, enlève un moucheron indiscret, taille les branches mortes.

— Chaque fleur, dit-il, est parée de bijoux ; admirez ces gouttelettes de la rosée sur les pétales, où étincellent des diamants, des topazes et des rubis.

Chaque matin, le chapelain dispose, amoureux, les plus jolies roses blanches aux pieds de la Vierge, dans les grands vases de cristal. Quand j'étais enfant, il me semblait qu'Elle baissait son visage, afin de goûter le parfum enivrant des fleurs.

Je narre ces souvenirs à Xavier ; il m'écoute gravement. Nous marchons sur le gazon. Il a placé son bras sous le mien. Il regarde, tour à tour, les roses et mon visage.

— C'est là, que tu es né, c'est là, que s'est écoulée ton enfance !

Il en est émerveillé.

— Si nous avions été frères, j'aurais vécu avec toi.

Des jeunes paysans passent près de nous, en saluant. Xavier les trouve beaux. Il désirerait leur parler. J'arrête Yves, le petit-fils de M. Brichanteau, un gars de seize ans. Xavier lui demande son nom, son âge et ce qu'il fait. Penaud, Yves répond en tournant sa coiffure dans ses mains. Il s'en va en courant et, de loin, adresse des signes qui semblent dire : « Au revoir, à bientôt ».

**10 Août 1867**

Je viens d'examiner le livre de comptes de M. Brichanteau, notre intendant. De sa fine et belle écriture, il mentionne les moindres dépenses et ventes, ainsi que le nombre d'animaux que nous avons.

J'ai dans ma bergerie 222 brebis ou agneaux d'un an, estimés à 14 francs pièce, soit 3.108 francs.

Il a très bien vendu, à la foire de Napoléon-Vendée, 2 bœufs âgés de 8 ans, soit : 900 francs.

Livré à M. de St. Armant, mes avoines de printemps et d'hiver au prix de 16,25 francs les 100 kgs, paches pesant 81 kgs, ce que j'ai évalué au double-décalitre à 1239 d-déc., soit 1.758 francs.

Acheté en différentes fois, pour les domestiques, un gilet de laine, une chemise, une blouse, soit : 19,50 francs.

Remis à M. Bousceau pour la façon de la chemise : 1 franc.

Loué à partir du 24 juin 1867 au 24 juin 1868, Raubeau domestique, moyennant 125 francs et 5 francs d'épingles.

Vendu 9 porcs aux Sables, 40 francs soit 360 francs.

Ma descendance pourra comparer les prix, d'aujourd'hui et de demain.

## **18 Août 1867**

Le matin, après avoir bu un bol de lait chaud et mangé un morceau de pain blanc couvert d'une épaisse couche de beurre frais, nous partons à travers champs, Madame Beaumont, Hélène, Xavier et moi. L'air est vif. Nous marchons d'un pas allègre. Xavier, voulant imiter Yves, a retiré ses bottines ; ses pieds, inhabitués aux petits cailloux et brindilles des chemins, saignent. En dépit de la douleur, il ne veut pas se chausser.

Nous allons au logis de La Bargeau. Cette femme, âgée de plus de quatre-vingts années, fut la nourrice de mon grand-père. Elle vit seule dans sa chaumière, avant pour compagnons ses chèvres, ses moutons et un petit chien, tout blanc et tout frisé, appelé Bonbonnette. Du plus loin qu'il aperçoit des intrus, il aboie frénétiquement. Hélène et Xavier l'ont caressé ; il s'est laissé faire en remuant se queue empanachée. Xavier lui promet un joli collier de cuir.

La vieille femme nous fit fête ; depuis si longtemps qu'elle n'avait pas vu ce bon Monsieur le Marquis.

Que désirez-vous manger ?

Rien, nous venons de prendre le petit déjeuner.

— Mais si, mais si, il faut manger, vous êtes jeunes.

Elle nous servit du lait de chèvre, du poulet froid et des confitures. Puis, elle alla chercher une cruche de ce fameux vin du logis de La Bargeau, dont elle seule connaît le secret. En fait, ce secret n'est qu'une petite vigne que mon grand-père rapporta d'Italie et qu'il a plantée, là. Le vin qu'elle produit est excellent. Chacun le sait ; mais la vieille est avare de son clos.

Elle nous narra un fait qui nous fit bien rire.

Joseph apprécie tout particulièrement ce vin. Fréquemment, il lui rendait visite, sous un prétexte quelconque, afin de se faire offrir un verre. Un jour enhardi par la chaleur de l'alcool, il lui demanda si elle consentirait à l'épouser, quand il sera veuf. Elle le jeta dehors, en lui disant qu'avec ses boyaux d'ivrogne, il ne tarderait pas à disparaître en enfer ; Radegonde sera veuve à son grand soulagement. Attristé Joseph n'est jamais plus revenu.

— J'aimerais habiter ici, quelques jours, me dit Xavier.

Pourtant quel taudis ! Une chaumière d'une seule pièce, sans fenêtre. Mais une vigne grim pant sur la façade, un enclos entouré de haies, où l'on cueille fin

septembre de grosses mûres noires et juteuses, des poules qui picorent, des chèvres et des moutons qui broutent. À perte de vue, des champs, encore des champs. Au loin, on aperçoit un moulin à vent, sur une légère hauteur. Des journées entières se passent, sans qu'un passant soit visible.

— Vraiment, Xavier, tu aimerais vivre ici, seul ?

— Crois-tu que je serais seul ? Non, je ne serais jamais seul. Écoute, n'entends-tu pas les oiseaux, la mer gronder au loin et les mille bruits de la nature ? Le soleil, les petits nuages blancs qui courent dans le ciel, la lune et les étoiles seront mes compagnons. Je penserais à... celui que j'aime ; quand on aime, on n'est jamais seul. Comme il était près de midi, nous décidâmes de déjeuner chez La Bargeau. Je n'avais pas faim, mais, l'omelette au lard qu'elle nous prépara était tellement attrayante, que mon appétit revint.

## 22 Août 1867

Madame Beaumont, Hélène et Xavier n'ont jamais vu la mer. Pourtant, elle s'étend à trois lieues du château ; en voiture, nous y serons en peu de temps. En route pour les Sables d'Olonne.

Nous entrons en ville : petites maisons sans étage, vignes grimpantes, vieilles tricotant sur le pas de leur porte, d'autres récitant, à voix basse, leur chapelet, un mouchoir sur les mains. Puis, nous traversons une grande place, la place de l'Empereur.

Enfin la mer !

Bleu vert, l'océan immense et magnifique apparaît à nos yeux éblouis. Il fait beau. De petites vagues blanches meurent sur le sable fin et doré de la plage. A droite, nous apercevons les jetées, le port, le village de la Chaume, la grande tour des seigneurs d'Arundel ; à gauche, la forêt de pins, les rochers noir de Tanchette ; face à la mer, des maisons de plaisance, de formes très diverses, s'étalent, agréablement, le long du remblai.

— Oh ! Ces femmes

— Ce sont les Sablaises, dis-je, à Xavier ; elles portent la coiffe blanche aux ailes de dentelle. Écoute résonner sur le pavé leurs sabots à talons hauts.

— Comme leurs jupes sont courtes, on voit leurs jambes, qui sont très belles.

— Veux-tu te taire, petit effronté !

— Pourquoi portent-elles de grandes boucles d'oreilles d'or garnies de pierres mates ?

— Ces pierres sont des Camées.

— Je ne vois pas de blondes, elles sont toutes très brunes.

Beaucoup d'entre elles sont d'origine espagnole. Vers 1658, le roi Louis XIV créa aux Sables un camp de prisonniers espagnols. Après le traité de Pyrénées, ils furent remis en liberté. Un grand nombre d'entre eux préférèrent demeurer en France. La mode de ces boucles d'oreilles, genre hispano-mauresque, date, certainement, de cette époque.

Xavier suggéra de prendre un bain. Son idée nous enchantait M. Martin et moi. Il fallut convaincre Hélène qui hésitait. Beaucoup d'estivants déjà, s'ébattaient dans l'eau.

Comme nous étions drôle en maillot ! Jamais je n'avais été aussi peu vêtu. Ils étaient boutonnés jusqu'au cou et descendaient aux mollets. J'étais gêné de me présenter dans cette tenue devant Hélène. Elle portait un costume de bain à larges rayures bleues et blanche avec un pantalon et une courte jupe serrée à la ceinture.

Nous avons hâte de courir dans la mer. Nous prenant par la main, nous nous précipitâmes dans les vagues. Madame Beaumont nous regardait de la plage.

Xavier se mit à me jeter de l'eau avec ses mains ; j'étais aveuglé et je suffoquais. Il invita Hélène à s'acharner sur moi ; elle ne se fit pas prier. Sans M. Martin qui se mit à asperger mes agresseurs, je n'aurais dû mon salut qu'à une fuite éperdue sur la plage.

Seul, il sait nager. Il nous expliqua les mouvements de la brasse. Nous essayons ; mais, nos mouvements sont trop rapides et nous buvons de l'eau salée. Heureusement, M. Martin nous retient par notre maillot.

Notre moniteur nous conseille de sortir.

— Pour le premier bain, un quart d'heure est suffisant.

— Déjà ! disons-nous tous les trois.

Alors ce fut la course effrénée sur la plage

Un peu de repos au soleil sur le sable doux et chaud nous délassa.

— Xavier, avez-vous déjà attrapé des coups de soleil ? questionna M. Martin.

— Non !

— Votre peau très blanche deviendra rouge et vous brûlera.

— Pour l'instant je ne sens rien.

Nous partons. Dans la voiture Xavier pousse des cris aigus. Ses jambes et ses bras le brûlent. Il ne pourra pas dormir ainsi ; sa peau est même enflée. Je ne sais que faire.

Joseph arrive, regarde son ami et me demande s'il pourrait aller chercher Radegonde. En effet, sa femme a, dit-on, le pouvoir de guérir les brûlures. Essayons ! Elle vient, se signe et prie. Sur les brûlures elle fait d'autres signes de croix en prononçant des paroles extraordinaires.

Cette nuit Xavier a bien dormi.

## 25 Août 1867

Xavier est enchanté des Sables d'Olonne. Nous y sommes retournés. Nous avons visité la Chaume, un petit village fait de chaumières. Comme toutes les habitations vendéennes, une vigne, lorsque l'air salin le permet, garnit leur façade blanchie à la chaux. Quelques ustensiles de pêche, un filet, une gaule, une épuisette, laissés à la porte, attestent de la profession du maître du lieu.

Des enfants joufflus et hardis rôdent dans les ruelles en poussant de grands cris qui appellent le soleil. Ils s'essuient le nez avec leur robe, en laissant voir leur petit ventre dodu. Quand leur mère les voit se moucher de la sorte, elle leur donne une taloche légère et l'enfant, sans pleurer, regagne son logis. Des femmes aux cheveux noirs et brillants, très bien coiffés, leurs grandes boucles d'or aux oreilles, parcourent, d'un air décidé, le village, en criant leurs marchandises :

— De la grode, de la grode, qui veut du poisson les pratiques ?

— Non, Xavier, ce n'est pas de l'espagnol, c'est du patois. Tu as déjà dû remarquer Radegonde et les autres femmes dirent « i » pour « je », « le » pour « il » ou « elle ». Ce sont là, les principaux idiotismes du patois vendéen, facilement compréhensible.

Nous montâmes au sommet de la haute tour d'Arundel, aujourd'hui transformée en phare. Nous visitâmes la très vieille église de la Chaume, dont le patron face à la mer, protège ceux qui naviguent. C'est une construction ancienne aux murs énormes et bas, qui rappelle notre chapelle, mais en plus grand. Les seigneurs d'Arundel reposent sur les côtes de la nef. On peut lire leurs noms, gravés sur les dalles grises.

Suspendus aux voûtes, une quantité innombrable de barques miniatures, de petits bateaux et de petits voiliers, semblent voguer dans l'air, exvotos que des marins, ayant eu recours à la divine clémence, ont, déposés en ce lieu, pour marquer leur reconnaissance et leur foi.

Nous avons laissé la Chaume pour les marais-salants que, nous désirerions voir. Des pêcheurs nous conseillèrent de louer une barque, qui, à la godille, nous mena dans un labyrinthe de petits canaux peu profonds, où, seuls, nous nous serions certainement égarés. D'énormes tas de sel, d'immenses étendues salines étincellent au soleil. Des saliniers, pieds nus protégés par un grand chapeau de paille, poussent le sel sur la rive au moyen de grands râteaux sans dents.

### 30 Août 1867

Xavier aime la pêche. Muni d'un crochet de fer, il fouille, à marée-basse, les rochers découverts. Il rapporte des crabes. A table, il suce, une à une, les pattes.

Il pratique un autre genre de pêche que je n'aime pas du tout. Armé d'une ligne de fond, dont un pêcheur complaisant lui a appris le maniement, il grimpe sur la roche de Pie, situé en face du phare rouge.

Se laissant entourer par le flot montant, il ramène une énorme quantité d'affreux poissons, immangeables, qui font le délice des chats. Pour revenir à terre, il entre dans l'eau, parfois jusqu'au cou. Alors, je ne vis plus. Du remblai, avec ma longue-vue, je l'observe. Hélène partage mon inquiétude, tandis que Madame Beaumont et M. Martin devisent. Enfin, Xavier nous rejoint. Il paraît si heureux, que je n'ai pas le courage de lui interdire cette dangereuse pêche.

Hélène et Xavier se taquinent souvent. Hélène esquisse d'horribles grimaces ; Xavier lui dit qu'elle deviendra aussi laide que la cousine Aurélie. Ils s'appellent par leurs prénoms et se tutoient. Malgré mon désir, Hélène ne peut pas se résoudre à m'appeler autrement que : « Monsieur le Marquis ».

Pour souhaiter le bonjour à Hélène, Xavier s'approche, sans bruit, derrière elle et lui tire les cheveux. C'est alors une course folle dans les appartements et dans les jardins ; cela se termine avec un vêtement déchiré ou un bouton perdu.

Dernièrement, je leur ai demandé :

— Vous disputerez-vous encore quand vous serez mariés ?

Ah ! Qu'avais-je dit !

— Je préférerais descendre en enfer, que d'épouser une furie de cette sorte !

— Quoi ? me marier avec un tel monstre ? répliqua Hélène.

Ils continuèrent à se chamailler de plus belle. Il fallut mettre le holà. Pour me prouver qu'ils s'aimaient bien malgré tout, ils s'embrassèrent gentiment.

Hélène paraît, au premier abord, très jeune, gaie, et même un rien écervelée, ce qui pourrait être permis à une jeune fille de son âge. Souvent, pourtant elle émet des jugements de grande personne. Son avenir l'inquiète. Sa tante pourvoit, actuellement, à ses besoins. À son décès, la fortune sera partagée entre ses nombreux enfants. Que deviendra Hélène et sa faible dot ? Il lui faudra chercher une place de daine de compagnie ou de gouvernante.

Parfois, Hélène est comme absente ! Je devine l'objet de ses pensées, je la comprends.

En octobre, elle retournera à Paris. Elle s'occupera des bonnes œuvres de la Duchesse et assistera aux « vendredi ». Des jeunes gens se permettront un brin de cour. Quand ils connaîtront sa situation, ils danseront avec une autre jeune fille,

moins gracieuse, mais plus riche. Alors, elle demeurera seule, à l'écart, assise sur un canapé du salon. Ses amis lui diront :

— Pourquoi ne dansez-vous pas ? Elle répondra :

— Je suis un peu fatiguée.

Quand la Duchesse ne sera plus, Hélène se chargera de l'éducation d'un jeune enfant. D'un ton sec, on lui dira : « Mademoiselle je vous prie... ». Le soir, elle pleurera dans sa chambre, au dernier étage, sous les toits. Les domestiques ne lui parleront pas, Hélène n'étant pas de leur monde. Ses maîtres la considéreront comme une servante, puisqu'ils la paieront.

Que puis-je faire pour elle ? Je ne peux pas l'inviter à demeurer chez moi, perpétuellement. Je dois l'avouer, j'ai le désir de rester seul avec Xavier.

C'est étrange... je ne me serais pas cru capable de tels sentiments. Lorsque Xavier se promène avec Yves ou d'autres gars, j'ai hâte qu'il revienne. J'éprouve le besoin de sa présence continue. Il me serait impossible de l'aimer davantage. La nuit, quand sa main quitte la mienne, c'est moi qui la reprends.

Que Dieu n'envisage pas de nous séparer !

J'ai prié le notaire de préparer un testament, instituant Xavier mon légataire universel. Dans quelques années, il me faudra songer à choisir une épouse. Je voudrais, au moins un fils, afin de perpétuer notre lignée. Je léguerais, alors, une part de ma fortune à Xavier. Il n'aura pas toujours dix-sept ans. Les années passent vite, surtout lorsqu'on est heureux. Il me demandera de me rendre chez le père d'une jeune fille. Ils habiteront au château. Mais non ; il ne se mariera jamais, me susurre un démon intérieur.

## **15 Septembre 1867**

Je n'ai pas écrit depuis quinze jours. Hier, Xavier était parti, je ne savais où. Yves et les autres gars avaient travaillé toute la journée, à battre le blé. Personne n'avait vu mon ami. Le jour baissait. Je décidai d'aller à sa rencontre. Je partis, seul et à pied, se sachant dans quelle direction se diriger.

Dans la grande allée, sous les bois, j'entendis des rires de femme. A travers le feuillage, j'aperçus une jeune fille, la sœur d'Yves, une brunette de seize ans, bien plantée. Que faisait-elle ici, la garce ?

Elle avait le torse nu, une peau blanche immaculée, des seins déjà forts, que des mains caressaient. La tête rejetée en arrière, elle savourait un baiser de son amant, dont je n'entrevois que la chevelure noire en désordre et les mains frôlant la gorge haletante de son amie.

Je prenais grand plaisir à les observer. Je m'apprêtais à m'en aller, quand le galant montra son visage : c'était Xavier !

Mon cœur se mit à battre rapidement ; je respirais péniblement ; j'avais très chaud ; mes yeux se voilaient.

Tout à coup, la colère me prit. Je courus chez le grand-père de la fille, notre intendant. J'entrai en trombe dans leur maison. Je ne retirai même pas ma coiffure et sans dire bonsoir, je hurlai :

— Votre petite-fille est une gourgandine ! Elle est dans la grande allée, sous les bois, en galante compagnie.

La grand-mère éleva ses mains au ciel : le grand-père s'effondra sur un escabeau, atterré. Je partis en claquant la porte.

Je ne dînai pas et montai me coucher. Quand Xavier entra, je fis semblant de dormir.

16 Septembre 1867

Ce matin, j'ai prié notre chapelain de me recevoir à confesse. Cet homme est un saint. Depuis ma plus tendre enfance il connaît mes pensées les plus intimes. Je vais lui ouvrir mon cœur. Je vais lui avouer mon amitié pour Xavier, cette amitié qui n'est pas naturelle, cette amitié qui ressemble étrangement à autre chose.

Le prêtre écouta mon examen de conscience. Angoissé, j'attendais sa sentence.

— Calmez-vous mon fils, raisonnez les élans de votre cœur. L'amitié que vous éprouvez envers votre jeune ami, sera pure et bénie du Seigneur, tant qu'il n'y aura pas œuvre de chair. Vous avez été un exalté. Priez, afin que Dieu apaise vos pensées. Allez en paix, mon enfant.

Je suis heureux ! Œuvre de chair ! Jamais !

Souvent, Xavier et moi prenons bain ensemble. Il fait mille espiègeries ; il arrache les poils de ma poitrine. Quand je ne m'y attends le moins, il plonge ma tête dans l'eau. Au mois d'août, pendant les chaleurs, nous avons dormi sans chemise. Joseph nous a vus nous battre à coups de traversins et d'oreillers dans le costume d'Adam.

Xavier, charmant Xavier, tendre, trop tendre, ton visage est agréable, et tes formes me rappellent celles d'un Apollon ; mais, jamais, ne viendra à mon esprit un mauvais désir.

« L'amitié que vous éprouvez envers votre jeune ami, sera pure et bénie. »

Xavier, J'ai le droit de t'aimer !

Je me sens des inspirations poétiques, je vais terminer le poème que nous avons ébauché à Paris.

#### AMITIÉ

*J'étais seul, voguant dans la vie,  
Au hasard des choses, des gens,  
Le cœur bien triste, inassouvi,  
Malheureux, tel un indigent.  
Tu es venu et tu m'as dit  
Que les jours étaient sans attrait,  
Que les humains l'avaient maudit.  
Oui, je sais que tu disais vrai.  
Tu me dis que tu as aimé,  
Que tu n'as pas été compris  
Et que ta jeune âme opprimée  
Est pour toujours endolorie.  
Sais-tu que la vie est si belle  
Ami, quand deux cœurs se comprennent ?  
Au monde ne soit pas rebelle  
Et que l'amour ton cœur surprenne.  
Quand je te vois, je suis heureux,  
Tout est grâce, rien n'est plus laid.  
Je ne suis plus un malheureux,  
Mon logis devient un palais.  
Mon cœur bat et voudrait te dire.  
Qu'il vit à l'unisson du tien,  
Que toi seul, tu peux enhardir*

*Ce cœur qui était bien éteint.  
Ami, connais-tu ce que j'aime ?  
Ce sont tes yeux, tes yeux si bleus  
Et ton front, ton grand front si blême  
Ami, pardonne à mon aveu.  
Ami, tout ce que j'aime aussi,  
C'est ta belle âme qui est mienne,  
C'est ton âme qui s'extasie,  
C'est ton âme qui est chrétienne.  
Ami, sans toi cette existence  
Serait morne, vide, sans joie  
Et serait sans importance,  
Ami, pardonne à mon émoi.  
Veux-tu que nos joies, nos douleurs,  
En un seul amour s'assemblent,  
Et comme nos rires et nos pleurs,  
Puisque nos âmes se ressemblent.*

J'ai copié ce poème, en m'appliquant à l'extrême, sur une belle feuille de parchemin que je suis allé quérir chez le notaire. J'ai placé mes vers sous l'assiette de Xavier, en ayant soin de laisser dépasser un coin.

Xavier est venu, s'est assis, a déplié le parchemin, et a lu. Quand ses yeux se posèrent sur mon visage, ils étaient mouillés de larmes.

— C'est merveilleux ! C'est sublime ! Je garderai toujours ce poème sur moi, sur mon cœur.

**18 Septembre 1867**

Ce matin, j'ai trouvé sur mon bureau une grande enveloppe, décorée de bluets et de pensées.

Je l'ouvris. Elle contenait toute l'affection de cet adorable Xavier.

Pourquoi ces trois gouttes de sang, à gauche du poème ? Il a dû s'égratigner en taillant une plume.

#### *POUR TOI*

*J'étais un tout petit garçon,  
Avec un cœur pour tout avoir,  
Pas méchant, un peu polisson.  
Que pouvais-je demain prévoir  
Seul, que serais-je devenu  
Parmi la foule des humains ?  
Seul, avec mon air ingénu,  
Seul, à parcourir le chemin.  
Mon cœur aurait-il butiné  
D'amour en amour éphémère ?  
Qu'aurait été ma destinée ?  
Une coupe au parfum amer.  
Et puis, mon corps aurait eu froid  
Souvent je sentirais la faim,*

*Bien lourde aurait été ma croix.  
J'aurais fini en aigrefin.  
Je t'ai rencontré par hasard,  
Et gentiment tu m'as aimé ;  
Tu as aimé mon air musard  
Et un cœur bien abandonné.  
Je t'aime, mon très cher ami,  
D'une belle amitié sans tache.  
Tu as mon esprit affermi,  
Ne pas te l'avouer serait lâche.  
Je fais le serment solennel  
Que ma pensée sera la tienne,  
Que ton amitié éternelle,  
Ne pourra égaler la mienne.*

**30 Septembre 1867**

L'été s'en est allé. J'écris ; Xavier, fatigué, dort.

Le soir. Soir d'automne. Le soleil risque un regard rose à travers sa prison de nuages blancs, et les derniers oiseaux lancent un ultime adieu aux rayons irisés de l'astre sublime.

Les arbres de la grande allée, semblables à d'immenses voûtes de cathédrale, frissonnent à la moindre brise. L'écho porte leur plainte, de loin en loin, à travers la plaine. De temps en temps, une feuille tombe sur l'eau noire et ridée, où un grand tapis d'or s'étale doucement, D'autres s'amoncellent sur la terre belle, où s'éveille, par ci par là, une belle couleur rousse, comme un joli visage s'illumine parmi la foule. D'autres encore, se soulèvent di-, sol, tourbillonnent en l'air, puis s'envolent, ivres d'espace et de liberté.

Ainsi, nous mêmes, nous partons et nous échouons, comme les feuilles, au hasard...

Le soleil s'évanouit lentement dans un ciel argenté. La cloche de la petite chapelle, sonne, monotone et craintive, la prière du soir.

Superbe, dans la nuit naissante, une branche d'ormeau projette son ombre indécise sur la terre humide, et semble, dans le vague crépuscule, orchestrer la plainte du vent.

**1<sup>er</sup> Octobre 1867**

Ce matin, la pluie, timide, a frappé à nos fenêtres. Je lui ai tendu mon visage qu'elle a imprégné de fraîcheur. Nous avons couru, pieds nus, sur le gazon mouillé ; nous avons tendu nos mains pour recueillir et savourer les premières gouttes de pluie.

Avec le vent est venu le grondement lointain de l'océan.

[...]

Jacques CARDONNET

# LES INCOMPRIS

*Éditions de la TOUR*

## EPILOGUE

La lecture de ce journal m'avait bouleversé. Mon devoir était de remplir le vœu du Père Augustin, aller sur les tombes d'Hélène et de Xavier, devoir doublé de curiosité de connaître les lieux où vécut le Marquis.

Le personnel de l'hôtel ignorait l'existence du Château de Pierrelongue. Je dus me rendre à la mairie de La Roche-sur-Yon pour consulter une carte détaillée de la région. Il nichait en pleine campagne, à une quarantaine de kilomètres d'ici.

Je louai un scooter, filai sur une route cahoteuse et arrivai à proximité du domaine. Des chiens hargneux se mirent à aboyer frénétiquement. Un vilain bonhomme surgit, me lança une bordée d'injures en patois et je ne dus mon salut qu'à ma Vespa.

Je maugréai en moi-même. La route était tellement pierreuse, que je craignais de crever les pneus. Je ralentis l'allure et aperçus une masure isolée portant une discrète enseigne : « Buvette ».

Une vieille femme à l'air mauvais me toisa des pieds à la tête. Je lui dis que j'avais soif. Enfin elle consentit à prendre une cruche et un verre qu'elle se mit à essuyer avec un tablier graisseux. Je tentai de lui demander si elle pouvait me loger pour quelques jours. Après quelques minutes de réflexion, elle me répondit :

— Ici on paye d'avance. C'est 800 frs la chambre, et si vous voulez manger, c'est 600 frs le repas.

Je glissai dans sa main un billet de 5000 frs, et elle esquissa un vague sourire. D'ici j'apercevais le château. La chambre ? un lit de cuivre, sur une table crasseuse, une cuvette et un broc fêlés en faïence fleurie. Mon aimable hôtesse ajouta :

— Pour les commodités, c'est sur le tas de fumier.

« Qu'allais-je faire, me demandais-je ? Le château est une forteresse imprenable. Je vais profiter du peu de temps qui me reste pour rédiger un papier sur les richesses de la bibliothèque des moines de Digne. J'amadouai ma vieille logeuse en lui fendant du bois ce qu'elle dut juger agréable, puisque, le soir même, elle améliora le menu qui n'en fut pas moins immangeable,

Alors, profitant de cet accès de bonne humeur, je lui demandai s'il me serait possible de visiter Pierrelongue :

— Dame, non. Vous savez ce que c'est, vous, les propriétés privés ? Mais demain, jour de Pentecôte, je me rends à la messe. Si vous désirez m'accompagner, je ne demande pas mieux. Vieille comme je suis, je déteste circuler seule. On ne sait jamais ce qui peut arriver en route.

J'acquiesçai volontiers, trop heureux de découvrir enfin la chapelle où reposent Hélène et Xavier.

Le lendemain, la route me parut trop longue, et mon cœur battait à tout rompre lorsque, pour la première fois je pénétraï dans le lieu Saint. Je le reconnus, comme si déjà, en rêve, il m'avait été donné de l'apercevoir : Auguste l'avait si bien décrit ! Je savais qu'à mes pieds, reposaient les corps des bien-aimés, et j'éprouvais la pénible impression, qu'à travers leur cercueil, ils me surveillaient.

J'allai m'incliner devant les dalles, où leurs noms se trouvaient gravés. Je lus :

XAVIER Baron de Rothman  
1851-1869

Avec stupéfaction, je notai qu'il était mort à dix-huit ans. Que s'est-il passé ? Il me semble que la date de son décès coïncide bien singulièrement avec l'anniversaire de la naissance d'Auguste.

En sortant de la Chapelle, encore songeur, et sous le poids d'une pénible impression, je rencontrai le propriétaire du Domaine, qui s'avança vers moi, et se présenta civilement. Laissant ma mégère – je veux parler de ma logeuse – regagner seule son taudis, je demandai au propriétaire du château la permission de visiter sa propriété. Il m'en donna l'autorisation.

Ce monsieur appartient à la noblesse, mais il ne fait pas état de son titre. Je n'ai pas cru devoir l'entretenir du sujet qui me passionnait.

Je visitai plus amplement le château et ses alentours, toujours dirigés par un intendant. Je lui demandais la permission de pêcher des gardons, dans le petit étang où, se baignaient Xavier et Yves. Autorisation qui me fût accordée :

— Pêchez autant que vous voudrez.

Les paysans, très polis, levaient leur casquette quand ils me croisaient. Je bus tellement de leur fameux vin rosé, qu'un soir je rentrai gris aux Sables. Ma bicyclette semblait avancer toute seule.

Alors m'advint une chance inouïe. Un voisin, le père Bondeau, voiturier, m'avertit qu'il devait se rendre à Pierrelongue, afin d'y ramener un gros poêle en faïence.

— J'irai avec vous, dis-je.

— Si tu veux, répondit-il, l'œil malicieux, on boira un bon coup.

Le poêle était très lourd. Mais nous mimes à quatre pour le basculer, afin d'en vider les cendres.

Je vis tomber, parmi un nuage noir, un volume calciné. M'en emparant, j'y jetai un regard, et crus chanceler : Je tenais dans mes mains le journal de Xavier !

Les hommes voyant mon trouble, crurent que la poussière m'incommodait. Ils me conseillèrent de sortir car ils n'avaient plus besoin de moi. Mais je résolus de continuer à les aider, et, avec beaucoup de peine, à l'aide de planches inclinées, nous montâmes l'énorme poêle sur la camionnette. Le père Bondeau nous offrit ensuite une cruche de vin. J'en bus un verre ; mais le chiffonnier se chargea de terminer le reste de la cruche.

En cours de route, je manquai de courage pour le questionner ; lui, parlant d'abondance :

— Tous timbrés dans cette baraque ! Des sauvages qui ne savent pas vivre. Il paraît même que leur sacrée bicoque regorge de fantômes. Ha ha !

— Quels fantômes ?

— Oh ! Voilà qui remonte à loin. Une vieille histoire que racontent les commères, à la veillée. Un jeune seigneur, un baron, je crois, devenu subitement fou, étrangla le chapelain. Alors, affolé par le remords, il se fit sauter la tête avec un fusil de chasse. Il paraît que, les soirs de Toussaint, on les entend gueuler dans les couloirs du château. C'est-il vrai, ce n'est-il pas vrai ? Allons, Monsieur, ne vous attristez pas. Il faut éviter de croire à ce genre de sottises !

Je sortis du camion, et rentrai dans ma chambre, ma précieuse relique sous le bras.

Auguste, me semble-t-il, n'avait jamais mentionné que son ami, lui aussi, tint son journal. Sans doute Xavier devait-il écrire en cachette. Hélas, ce journal, à moitié consumé par les flammes, et dont seule l'épaisse couverture de cuir avait résisté, ne contenait que peu d'éléments susceptibles de m'apprendre quoi que ce soit au sujet de cette lamentable histoire.

Pourtant, à l'intérieur, quelques fragments de pages, à peu près intacts, me permirent de déchiffrer ce qui suit :

# EXTRAITS DU JOURNAL DE XAVIER

**22 Octobre 1866**

Il est arrivé ; il est beau...  
Pourquoi suis-je troublé...  
Je vais être heureux.  
un petit baiser, pas assez...

**27 Octobre 1866**

son anniversaire, je lui ai offert...  
avons bien ri...  
je ne pense qu'à Lui.

**2 Novembre 1866**

Notre amitié soit éternelle...  
n'a pas répondu...  
J'en suis très peiné.

**2 Janvier 1867**

bal de la Duchesse...  
me suis ennuyé...  
Auguste a dansé...  
me fait mal.

**20 Mai 1867**

la religion catholique...  
pour lui faire plaisir.  
Je me moque de toutes...

**27 Juin 1867**

La vente a eu lieu...  
bonne affaire, ou pour moi ?

**9 Août 1867**

Que tout cela est beau  
Dès que je le vois...  
fou de Lui.  
considère comme son frère...

**16 Septembre 1867**

Toujours aussi froid avec moi...  
Il ne rit jamais, je me...  
Le matin, quand il m'arrive de...  
lui explique que c'est normal...  
impossible que je lui avoue mon...  
il me renverrait comme un...

**18 Septembre 1867**

Cependant, il m'a fait un poème.

**26 Octobre 1867**

Oh ! Ces filles si vulgaires  
Yves et moi, nous...  
La peau aussi douce...  
Lui, au moins, il...

**10 Février 1868**

Ce qu'Auguste m'énerve  
Je ne peux pourtant pas me jeter...  
Auguste ne dort pas.  
repousserait et me...  
malgré la nuit glaciale.  
Qu'a-t-il à être agité ?

**3 Mars 1868**

Bonheur à être serré contre...  
lire toute la nuit des bondieuseries.

**21 Mars 1868**

Évidemment il s'est marié.  
ma faute si je lui ai dit d'aime...  
Hélène pas là, je serais peut-être à sa...

**18 Août 1868**

Il n'aime pas que je l'embrasse.  
savait à quel point je l'...

**2 Novembre 1868**

Auguste me regarde bizarrement.  
Il ne comprendra jamais...

**26 Décembre 1868**

Je suis très malheureux.  
Auguste, tu causeras ma mort.  
Il me fait peur ; son cerveau...

**4 Janvier 1869**

Ami, tu sauras jamais combien...  
Ce grand secret qui me dévore...  
Ah, tes bras, tes bras...  
Comprendras-tu jamais à quel point...

**1<sup>er</sup> Mars 1869**

Claire, bon débarras m'aimerait-il ?...

**12 Mars 1869**

parti sans me prévenir.  
même pas une lettre.  
le chapelain nous cache quelque chose.  
Personne ne sait rien.  
Quand reviendra-t-il ?

**12 Mai 1869**

Déjà un mois qu'il est parti.  
sommes tous très inquiets.  
Je vais prévenir les gendarmes.  
Quelle douleur d'être sans lui !

**14 Mai 1869**

Les gendarmes sont venus.  
interrogé le chapelain...  
rien dit ; il a l'air idiot.  
Je l'ai insulté et lui ai dit de...  
gendarmes une enquête...

**1<sup>er</sup> Juillet 1869**

Toujours rien...  
Chapelain plus jeune, je le batte...  
Yves me console...  
Sans lui, je serais dans l'autre...

**15 Août 1869**

Quelle drôle de fête !  
Ce qu'il me manque !  
C'est anormal...  
notaire possède son testament...

**15 Septembre 1869**

Je vais devenir fou.  
Je pense à Lui, jours et nuits.  
Le chapelain sait où il est.  
ce saint homme ?

**26 Octobre 1869**

Le jour de son anniversaire...  
J'étais si heureux, malgré son incon...  
que le chapelain me dise...  
sinon...

**FIN**